



LITTÉRATURE
Patrick Roy signe La ballade de
Nicolas Jones
Page F 5



AUTOBIOGRAPHIE
Georges Bush, mémoire sélective
Page F 9

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL



Léon Tolstoï dans son cabinet de travail à Iasnaïa Poliana en 1909, une année avant sa mort.

SOURCE AFP

Centenaire de la mort de l'auteur de *Guerre et Paix*

TOLSTOÏ

l'anarchiste et le révolutionnaire

Les célébrations du centième anniversaire de la mort de Léon Tolstoï, décédé il y a cent ans aujourd'hui, a beaucoup tourné jusqu'ici autour du curieux couple qu'il faisait avec Sophie Bers, une femme qui était sa cadette de seize ans et qui, avant d'être accueillie à Iasnaïa Poliana, le vaste domaine qu'y possédait Tolstoï, ne connaissait rien de la campagne profonde... Et encore moins des frasques de celui qu'on considérait déjà comme étant un grand écrivain. Pour qu'elle sache vraiment à qui elle aurait affaire toute sa vie durant, Tolstoï força Sophie à lire le journal dans lequel il notait ses beuveries, son couraillage de galopote, sa misogynie et ses montées de lait libertaires.



VICTOR-LÉVY BEAULIEU

Mais il lui cacha tout de même l'essentiel: le fait qu'il avait une maîtresse, fille de serf, d'une grande beauté, et qui l'aimait comme aimait en ce temps les filles de serfs, inconditionnellement. C'est quand Sophie l'apprit que les rapports entre elle et Tolstoï changèrent radicalement. Le fait que Tolstoï refusa d'abandonner sa maîtresse et d'autant moins qu'il aurait eu un enfant d'elle, rendit la prude et très catholique Sophie d'une jalousie qui tournait parfois à l'hystérie: impuissante à convaincre Tolstoï de fréquenter ce droit chemin

qu'elle s'imposait, elle courait vers le vaste étang qu'il y avait derrière Iasnaïa Poliana et s'y jetait pour que son mari vienne la sauver parce qu'elle ne savait pas nager! Leurs relations furent donc toujours celles d'un amour-haine qui ne fit que prendre des proportions carrément monstrueuses plus le couple avançait en âge.

S'il était riche et salué comme un grand écrivain même en ses commencements, Tolstoï n'était pas quelqu'un d'heureux, il se détestait comme homme: *«Je suis laid, gauche, malpropre et sans vernis mondain. Je suis irritable, désagréable pour les autres, prétentieux, intolérant et timide comme un enfant. Je suis ignorant.*

Ce que je sais, je l'ai appris par-ci, par-là, sans suite et encore si peu! Mais il y a une chose que j'aime plus que le bien: c'est la gloire. Je suis si ambitieux que s'il me fallait choisir entre la gloire et la vertu, je crois bien que je choisirais la première.»

Voilà pourquoi Tolstoï ne pouvait pas se contenter d'être le grand romancier de la Terre russe: *Guerre et paix* et *Anna Karénine*, salués mondialement comme des chefs-d'œuvre, ne pouvaient à eux seuls combler ce besoin de gloire qu'il avait. Le romancier mettait peut-être un peu plus de beauté sur Terre, mais il ne changeait rien au cours des événements, il ne modifiait nullement le quotidien des choses. Autrement dit, la littérature pour Tolstoï ne représentait pas grand-chose si elle ne savait pas se montrer utile par-devers le plus grand nombre.

C'est pour cette raison qu'il entreprit ce long voyage en Europe, dans le seul but d'y visiter les écoles, et particulièrement celles qui se réclamaient d'une pédagogie révolutionnaire. À son retour à Iasnaïa Poliana, Tol-

stoï se fait maître de classe en s'inspirant des péripatéticiens grecs: l'éducation de l'enfant devait se faire en prenant la nature comme moteur premier d'enseignement: on se promenait donc souvent dans les bois, on y apprenait l'harmonie qui doit exister entre l'homme et son environnement; puis de retour en classe, on y faisait la critique de la société telle qu'elle était: une série de conventions vécues, contradictoires, voire néfastes au développement de l'humanité.

Le dénonciateur

Tolstoï dénonça donc en premier lieu la turpitude de l'Église chrétienne qu'il accusa d'être cannibale en faisant manger à ses fidèles le corps et le sang du Christ. Il dénonça aussi le militarisme, antinomique aux valeurs défendues par les évangiles: *«Le chrétien ne peut être militaire, c'est-à-dire assassin; il ne peut être le valet de ces établissements qui se basent sur la violence et l'assassinat, le font sans preuves ni dissertations, mais en répétant seulement qu'il faut se battre, que c'est ainsi et pas autrement!»*

Seule solution pour Tolstoï à la collusion Église-Etat militariste: cette désobéissance civile prônée par Henry David Thoreau, et qu'il fait sienne: *«Thoreau refusa de payer les impôts qu'on exigeait de lui, ne voulant être ni l'aide, ni le complice de cet État qui légitimait l'esclavage. Pour cela, il fut mis en prison.»*

Tolstoï n'est pas naïf au point de croire que la conscience universelle est d'évolution assez rapide pour que la philosophie prônée par Thoreau devienne une réalité prochaine: *«Je ne dis pas que l'État et son pouvoir se détruiront, cela n'arrivera pas encore; dans la foule les éléments grossiers qui les soutiennent sont trop nombreux; mais l'appui chrétien de l'État se détruira, c'est-à-dire que les violateurs cesseront de soutenir leur autorité par la sainteté du christianisme; les violateurs seront des violateurs et rien de plus. L'État, c'est la violence; l'État ne peut être chrétien, et l'homme qui veut être chrétien ne peut servir l'État. Tâchons donc de hâter cette fin.»*

VOIR PAGE F 2: ANARCHISTE

l'Inconvénient no 43

revue littéraire
d'essai et de création

Disponible en kiosque et en librairie
Abonnez-vous sur www.inconvénient.ca



**LA CONDITION
TOURISTIQUE**

François Taillandier
Jean-Philippe Chartré
Carl Bergeron
Mathieu Bock-Côté
Isabelle Daunais

Aussi dans ce numéro

Alain Roy
David Dorais
François Ricard
Lakis Proguidis
Gilles Marcotte
Réjean Beaudoin
Serge Bouchard

LIVRES

Lire (et écrire)
Tolstoï aujourd'hui

Passionné par Tolstoï, Jay Parini est poète, écrivain et professeur à l'Université de Middlebury, dans le Vermont. Il signe *Une année dans la vie de Tolstoï*, publié en dix-sept pays. Ce récit des derniers moments du célèbre écrivain russe, envisagé de différents points de vues, est un roman historique exceptionnel. Pour Jay Parini, Tolstoï demeure un incontournable de la littérature, un nord magnétique pour les lecteurs comme pour les auteurs.

CATHERINE LALONDE
ET JEAN-FRANÇOIS
NADEAU

«Il faut lire Tolstoï encore car il est des très grands auteurs, dans les mêmes rangs qu'Homère, Shakespeare, Dante et Victor Hugo. Il a inventé le réalisme moderne, au-delà même de Charles Dickens, qui

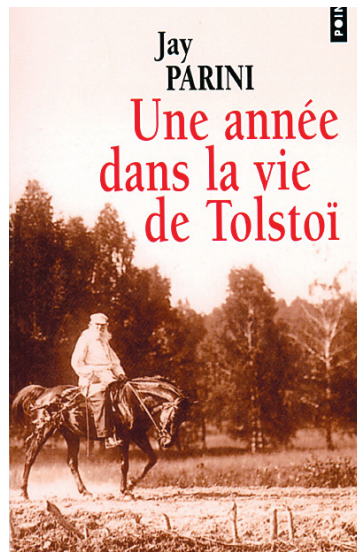
Une année dans la vie Tolstoï est un roman cubiste, comme Picasso le définissait: une danse autour du sujet

finalément écrivait des caricatures, des romans comiques à la vision exagérée. Tolstoï avait une vision absolue de la réalité. Il cherchait une façon d'écrire la fiction, de résumer, en sorte, le monde - et c'est une illusion mais il tentait d'écrire un monde qui serait semblable au monde

de réel, aussi complexe.»

Pour Jay Parini, Tolstoï démontre une rare compréhension de l'histoire. «Guerre et Paix n'est pas seulement un roman à personnages, à pions qui bougent sur le grand échiquier, mais un livre qui saisit les petits mouvements de l'histoire, et comment les vies individuelles interagissent avec les forces historiques. Tolstoï est encore pour moi l'auteur russe suprême du XIX^e siècle. Et j'ose penser que Nabokov serait d'accord.»

L'impact de Tolstoï serait-il sous-estimé? «Je crois que oui. On peut prendre en exemple certains auteurs américains contemporains, comme le jeune Jonathan Franzen et son best-seller *Freedom* qui réfère constamment à Tolstoï. Tolstoï est le repère pour les écrivains de



romans réalistes. On peut nommer, du côté anglophone, Dickens et George Elliot, Herman Manville, F. Scott Fitzgerald, mais dans le portrait de la littérature mondiale, les racines du réalisme ramène à Anna Karénine, Guerre et Paix et La mort d'Ivan Ilitch. Des romans qui parlent des relations humaines, de la société au sens large et ses différents cercles. Après sa conversion, il touche à l'âme humaine, à la relation à Dieu et comment nous devons, finalement, vivre nos vies.»

Une année dans la vie de Tolstoï est un roman cubiste, comme Picasso le définissait: une danse autour du sujet. «Je parle de Tolstoï, du point de vue de six personnages qui rapportent tous la même histoire. Sa femme Sophia, sa jeune secrétaire, sa fille, son médecin, son éditeur, etc. J'ai invoqué plusieurs personnages, des perspectives différentes pour tenter de traquer qui était Leon Tolstoï, cet être très déchiré. Il faut se rappeler qu'après l'écriture de Guerre et Paix et d'Anna Karénine, après sa conversion à sa bizarre et personnelle version du christianisme, il s'est mis à prêcher la chasteté et la pauvreté, des vertus qui n'étaient pas son fort... Il a eu treize enfants... Pour la pauvreté, sa femme lui répondait "Écoute, tu es comte, tu habites ce merveilleux domaine desservi par une trentaine de domestiques, des milliers de paysans travaillent sur ta ferme, cette maison seule est sur un terrain de 4000 acres et tu as une maison de ville à Moscou... Est-ce ça, ta pauvreté?" Tolstoï était noyé de contradictions, déchiré entre sa vision de la pureté d'un côté, sa vie, sa femme et sa famille de l'autre.»

Être complexe, profondément tourmenté comme le révèlent les pages de son journal, Tolstoï est sans cesse déchiré entre les circonstances de sa vie et ses idéaux. Jay Parini l'a bien saisi.

Le Devoir

TOLSTOÏ

L'«homme-humanité» né d'une nuit

MICHEL LAPIERRE

Il y a 100 ans, le 20 novembre 1910 (le 7 selon le calendrier alors en usage en Russie), mourut Léon Tolstoï. Deux mois plus tôt, il écrivait à un disciple encore obscur: «Dès lors qu'on admet la violence dans certains cas, on reconnaît l'insuffisance de la loi d'amour, et partant on la nie.» Pour lui, «la civilisation chrétienne» et «le socialisme» n'échappent pas à cette «contradiction interne» que peut résoudre, croit-il, son correspondant: Gandhi.

Bien avant la révolution bolchevique de 1917, Tolstoï, grand propriétaire terrien, renie sa classe, puise dans la campagne russe et la pauvre paysannerie, près de laquelle il naquit en 1828, une lumière qui ne s'inspire pas servilement d'une doctrine allemande, comme le marxisme, mais de la sensibilité slave. Cela lui permet, en précédant Lénine, d'avoir une influence mondiale opposée à celle de ce dernier. Ses liens avec Gandhi en témoignent.

A l'avocat indien de 40 ans qui, à l'époque, défend en Afrique australe, au nom de la fraternité universelle et de la non-violence, ses compatriotes, minorité victime de ségrégation de la part des Blancs, et qui s'adresse à lui comme à un maître, Tolstoï répond: «Ce que vous faites au Transvaal, qui nous semble à nous le bout du monde, est un événement central, la plus importante des tâches à accomplir actuellement dans le monde...» Et dire que, chez l'écrivain russe, cette foi en l'humanité est celle d'un ogre!

Voilà ce que montre Christiane Rancé dans son Tolstoï, admirable biographie intellectuelle dont le sous-titre se lit ainsi: *Le pas de l'ogre*. A propos de l'homme entier, elle explique: «Telle est sa nature d'ogre: il ne peut aimer, comprendre, croire que ce

qu'il a dévoré, ingéré et assimilé par les sens — et la raison est son sixième sens.»

Si Tolstoï s'attache au christianisme, le fouille, le dénude, c'est qu'il y discerne la religiosité fraîche des peuples slaves et la beauté de la terre russe qu'il étreint toutes deux, comme la paysanne que, jeune seigneur, il déshabillait en pleine nature. En 1860, il note: «L'idée m'est venue d'écrire un évangile matérialiste, la vie d'un Christ matérialiste.»

Ce désir d'une curieuse religion sans dogmes, presque athée, jaillit en lui lors des obsèques de son frère aîné. Comme Christiane Rancé l'a si justement mis en relief, l'obsession de la mort et surtout la rencontre hallucinatoire du néant que Tolstoï fait une nuit de 1869 dans une auberge d'Arzamas, bourg de la région de Nijni-Novgorod, déterminent l'œuvre de l'écrivain et du penseur.

Grâce aux correspondances esthétiques et philosophiques que la biographe fait ressortir, les nouvelles et les romans du créateur éclairent ses essais, son journal et ses lettres. Dans *Guerre et Paix*, André Bolkonski, blessé sur le champ de bataille, voit sa mort imminente comme une délivrance, un «réveil», mais dans *Anna Karénine*, l'héroïne éponyme quitte son mari pour son amant et finit par se suicider, car elle constate que ce dernier ne l'aime plus: «Là où finit l'amour commence le dégoût.»

Comment, dans ces deux fresques immenses de Tolstoï, la première publiée entre 1865 et 1869, l'autre entre 1873 et 1877, la mort a-t-elle pu passer d'une aurore secrète à la fin la plus noire? A cause de la nuit d'Arzamas qui sépare la gestation des œuvres.

La vision cauchemardesque du néant pousse l'écrivain à deve-

nir le penseur qui épure la morale et la spiritualité jusqu'à leur extrême limite pour tenter d'en faire le bien intime de chaque individu autant que le bien commun de l'humanité entière, au-delà de toutes les cultures et de toutes les religions. En ce sens, rien ne résume mieux Tolstoï que la formule par laquelle Maxime Gorki le désigna: l'«homme-humanité».

Et on ne trouve guère de plus lumineuse synthèse du tolstoïsme que les mots du maître lui-même, excommunié par l'Église orthodoxe russe en 1901, qu'il écrivit dans *Confession* (1879): «Tu es dans le mensonge et, moi, je suis dans la vérité» est la parole la plus cruelle qu'un homme puisse adresser à un autre.» L'anarchisme, le pacifisme, l'utopisme du penseur en découlent: rejet de l'inégalité sociale, de la peine de mort, de l'armée, de l'État, du mariage, de l'argent...

Il ne faudrait pas oublier l'insistance de Tolstoï sur la fugacité des théories scientifiques, à ses yeux, futur «objet inépuisable de dérision et de pitié». Cette conviction annonce le refus du totalitarisme soviétique, système qui, créé après la mort de l'écrivain, prétendra se fonder sur la science.

Boris Pasternak, premier des grands dissidents du communisme et admirateur de Tolstoï, évoquera, au sujet de celui-ci, «une originalité allant jusqu'au paradoxe, et qui ne ressemblait à aucune autre.» Lorsqu'en 1971 un millier de jeunes Russes se rassembleront la nuit, près de Moscou, pour réciter des poèmes de Pasternak en signe de protestation contre le régime soviétique, leur douce folie sera tolstoïenne.

TOLSTOÏ

Christiane Rancé
Les éditions du Seuil
Paris, 2010, 272 pages

ANARCHISTE

SUITE DE LA PAGE F 1

Non violence et philosophie de la peur

Mais comment? Rejetant toute violence, Tolstoï écrit: «Ce qu'il faut faire, c'est l'accomplissement, simple, tranquille, vrai, de ce que l'on considère comme bien et obligatoire, tout à fait indépendamment du gouvernement, indépendamment de ce qui lui plaît ou non. Ou en d'autres termes: c'est la défense de ses droits non comme membre du Comité, comme conseiller municipal, comme marchand ou comme membre du Parlement, mais la défense de ses droits d'homme libre et raisonnable; et leur défense non par les compromis, mais sans aucun compromis, comme peut être défendue la dignité de l'homme.»

S'ils lisent peu ses ouvrages,

les végétariens d'aujourd'hui ont fait de Tolstoï l'un de leurs héros. Ce que ces végétariens-là ignorent, c'est que Tolstoï cessa de manger de la viande tout simplement parce qu'il avait de mauvaises dents et qu'il préférait endurer les souffrances qu'elles lui donnaient plutôt que de rendre visite aux dentistes! Dans son *Journal*, Sophie Bers revient régulièrement sur le sujet et avoue devoir utiliser toutes sortes de stratagèmes pour que Tolstoï finisse par se faire soigner. Bien sûr, Tolstoï l'édenté fera une philosophie de sa peur et écrira: «L'homme peut vivre et se bien porter sans tuer pour sa nourriture les animaux. Évidemment, s'il mange la viande il contribue à l'assassinat des animaux pour le seul caprice de son goût, c'est immoral.»

C'est cette attitude de non-violence par-devers les animaux qui amènera Tolstoï à se préoccuper du sort des Doukhobors, ce peuple russe dont les valeurs premières étaient le naturalisme et le pacifisme. L'État voulait en faire des soldats, mais les Doukhobors s'y dérobaient par la résistance et la désobéissance civile. «Le gouvernement russe a employé contre les Doukhobors toutes les armes avec lesquelles il peut lutter, c'est-à-dire: les mesures policières, les arrestations, l'interdiction de sortir de la maison, la défense de communiquer l'un avec l'autre, l'interception des lettres, l'espionnage, la défense d'insérer dans les journaux tout ce qui concerne les Doukhobors, les calomnies contre eux, la bastonnade, la prison, la déportation, la ruine des familles.»

Tolstoï ne mettra pas que sa plume à la disposition des Doukhobors: il contribuera financièrement à leur émigration en Saskatchewan canadienne. Il s'intéressera de très près à leur établissement dans le Nouveau Monde et sera fort déçu des nouvelles qu'il en aura dans les mois et les années qui suivront: ce peuple collectiviste cessa de l'être et mit la propriété individuelle au centre de ses valeurs, ce qui chagrina fort un Tolstoï désenchanté: «La propriété implique que non seulement je n'abandonnerai pas mon bien à qui voudra le prendre, mais que je le défendrai contre lui. Et on ne peut défendre contre un autre ce qu'on croit être à soi, autrement que par la violence, c'est-à-dire, le cas échéant, par la lutte et, s'il le faut, le meurtre. Sans violence et sans meurtre, la propriété ne saurait se maintenir. Si nous détenons nous-mêmes la propriété sans commettre nous-mêmes des

violences, c'est uniquement parce que notre propriété est garantie par les violences des professionnels qui ont pour tâche de maintenir la propriété. Admettre la propriété, c'est admettre la violence et le meurtre, et ce n'était pas la peine de refuser le service militaire et policier pour admettre la propriété, qui ne se maintient que par le service militaire et policier!»


Le dernier voyage

Considérant l'émigration des Doukhobors comme un échec, Tolstoï en restera marqué. Bien qu'il demeurera plus que jamais fidèle à sa philosophie de la non-violence, de la désobéissance civile et de son projet utopique d'une société collectiviste mais libérale, trop de conflits familiaux marquèrent la fin de sa vie pour que celle-ci fût celle qui est le lot de tout le monde. Il avait renié ses fils, pour lui des flancs-mous et des faibles, Tolstoï mit donc à exécution la menace que, régulièrement, il avait brandie pendant des années: celle d'enfler sa bure de pèlerin, de quitter à jamais Iasnaïa Poliana et de prendre la route, seul, en vieil homme déguenillé qui était resté tel qu'il avait toujours été: un être sans compromis, mais douloureusement insatisfait de ce qu'il n'avait pu apporter à sa famille, à sa société et au monde.

Où voulait donc se rendre Tolstoï? On ne le sut jamais: il tomba malade à la gare d'Ostopor, on le transporta dans un wagon sur une voie d'aiguillage et il y mourut en refusant de revoir, trois jours et trois nuits durant, cette femme autoritaire et hystérique qui avait été la sienne pendant plus de cinquante ans! Il ne s'en alla pas par une nuit de pleine lune, de sorte que personne ne lui coupa la barbe comme ça avait été le cas toute sa vie: se couper la barbe par une nuit de pleine lune faisait de vous un être immortel, croyait le superstitieux Tolstoï. En un sens, c'est ce qu'il devint, immortel. L'une des dernières phrases qu'il écrivit fut: «Que les hommes appliquent leurs forces, non aux événements extérieurs, mais à leur cause, à leur vie, et comme la cire au feu, fondera ce pouvoir de violence et de mal qui opprime et tourmente les hommes.»

Le Devoir

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
SIGNATURES · STAND BORÉAL N° 512
SAMEDI 20 novembre · 14 h à 15 h 30
DIMANCHE 21 novembre · 14 h 30 à 16 h



Louis HAMELIN

LA CONSTELLATION DU LYNX

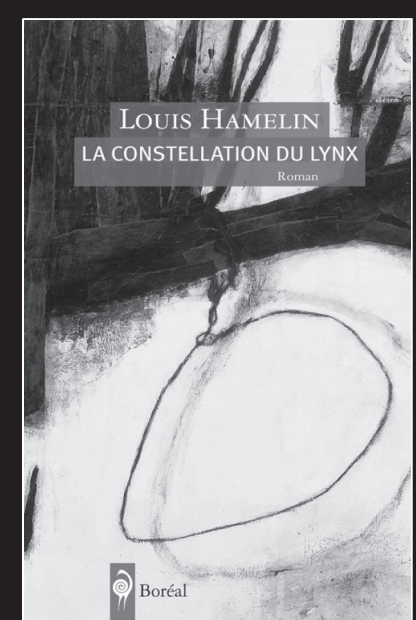
«Le grand roman québécois de notre temps.»
Martine Desjardins, *L'actualité*

«Pour moi, c'est vraiment un chef-d'œuvre.»
Lorraine Pintal
Radio-Canada

«Une formidable réussite littéraire.»
Jean Barbe, *Canoë*

«Un roman très intense, ambitieux, d'une lecture envoûtante.»
Andrée Poulin
Radio-Canada

«Une réussite.»
Marie-Claude Fortin
Entre les lignes



Roman · 600 pages · 32,95 \$

Retrouvez-nous sur twitter et facebook

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Série de la Place des Arts

Le Studio littéraire
Un espace pour les mots

Lundi 13 décembre • 19 h 30
Au Studio-théâtre de la Place des Arts



Kathleen Fortin lit
Soifs
Marie-Claire Blais

Suprêmement émouvante dans les *Belles-Sœurs*, la comédienne plonge dans cette phrase au long souffle qu'est *Soifs*, dans cette voix pleine d'échos, dans ce chef-d'œuvre de compassion et d'attention au monde, d'écoute et d'humanité.

Une coproduction
Les Captures de mots
Place des Arts Québec

Le Studio littéraire est présenté grâce à l'appui financier de la Fondation de la Place des Arts

Entrée: 15 \$*
Étudiants: 10 \$*
*Taxes incluses.

LITTÉRATURE

L'imagination au pouvoir

C'est l'histoire d'un homme qui déprime. Bêtement. Un homme de cinquante ans. Qui s'inquiète de voir venir son déclin, angoisse à l'idée de perdre sa virilité. Il se sent un moins que rien, ne trouve plus de sens à sa vie.

Ce qui ajoute à son désarroi? Le sentiment d'échec. Il est écrivain, mais n'écrit plus. La panne sèche, le trou noir. Ça lui tombe dessus, tout à coup. Depuis que son dernier roman, celui sur lequel il a planché pendant cinq ans et sur lequel il misait tant, a



DANIELLE LAURIN

été accueilli dans l'indifférence généralisée, il a perdu pied.

Lui qui jusque-là bénéficiait d'un accueil favorable de la critique n'en finit plus de se torturer. À quoi bon écrire, pour qui? À quoi bon se triturer l'âme, se vider les entrailles *ad nauseam* sur le papier sous le mode de la fiction si personne ne vous lit?

Ce pourrait être un drame, une tragédie. Ce pourrait être lourd, pesant. Du genre: récit-déversoir plein de noirceur, d'apitoiement, ou l'angoisse se mord la queue. Pas du tout.

C'est léger, drôle. Et irrésistible. Le titre à lui seul donne le ton: *Comme dans un film des frères Cohen*. Quant à l'auteur de cette comédie déjantée, Bertrand Gervais, jeune cinquantenaire qui signe ici son neuvième roman, on ne l'attendait vraiment pas de ce côté-là.

Après s'être frotté ces dernières années au fantastique dans *L'île des Pas perdus*, un conte philosophique en trois volets savamment construit mais dans lequel le lecteur terre-à-terre avide de points de repère risquait de s'égarer, l'écrivain change de cap complètement. En apparence...

C'est la façon de faire, qui change, surtout. C'est la manière. Et le cadre. Car l'imagination demeure bel et bien au centre de ses préoccupations. L'imagination comme porte de sortie, échappatoire. Comme révélateur, aussi.

Désir et fantasme

Ça commence en Australie. Le narrateur est en voyage avec



Bertrand Gervais signe ici son neuvième roman.

sa femme, Carole. Ils sont perdus. Mais heureusement, ils ont un GPS. Un GPS qui parle trop, et qu'ils finissent par baptiser Gwyneth. Comme dans *Gwyneth Paltrow*.

À partir de là, tenez-vous bien, ça va disjoncter. De plus en plus. Dans la tête du narrateur, s'entend. Gwyneth Paltrow, l'actrice, devient pour lui la figure ultime de la femme fantasmée.

Autrement dit: «*La nuit, je rêve que je fais l'amour avec Gwyneth.*» Puis: «*J'aime la peau diaphane de Gwyneth, ses mamelons finement taillés, ses fesses en forme de poivre, ses soupirs soutenus et sa candeur.*»

Dans la réalité, sa femme dort à côté. Elle ne l'excite plus vraiment. Comment raviver le désir dans un vieux couple, se demande-t-il. On pense au plus récent roman de David Homel, en passant. *Le droit chemin*. Où un cinquantenaire, encore là, étouffe dans sa routine de couple et cherche le moyen de satisfaire ses pulsions secrètes, pressé par l'urgence.

Car urgence il y a, n'est-ce pas? Tant pis pour les stéréotypes, tant pis si ça ressemble à des fantasmes d'adolescent. Comme le dit le narrateur dans le roman de Bertrand Gervais: «*Mais je viens d'avoir cinquante ans et si je ne m'éclate pas maintenant, bientôt il sera trop tard. Je serai un homme fini.*»

Il fait bien quelques tentatives ultimes du côté de sa femme, lui propose entre autres de s'envoyer en l'air avec lui en avion. En vain. C'est par procuration qu'il fera l'amour. Avec Gwyneth. En pensant à la petite agente de bord aperçue dans

l'allée, aussi bien. Toutes les femmes désirables s'appellent Gwyneth, dorénavant, dans son esprit. Même la petite amie de son fils n'y échappera pas.

Aucun scrupule, aucune morale. Toutes les rêveries, toutes les divagations sont permises. Ça tourne à l'obsession. Il ne pense qu'à ça. Il n'est pas le seul, d'ailleurs...

Son ami éditeur, son vieux pote, émoussé par la chair fraîche tandis qu'ils boivent une bière dans un bar, dit tout haut ce que l'autre pense tout bas: «*Toutes ces filles... et une seule queue.*»

Commence alors entre eux un dialogue pas possible autour... de la queue. Comme un génie sorti d'une lampe magique qui exercerait leurs vœux, voici nos deux hommes affublés de plusieurs membres virils aux innombrables qualités. Et ça va perdurer, revenir à répétition, tout le long du roman. Délirant.

On frise le burlesque, on est dans la caricature. On sent l'auteur derrière qui lâche son fou. L'écriture est nerveuse, les chapitres sont courts. L'action déboule, sans suivre un ordre chronologique, par à-coups.

Jalousie

Parallèlement, notre héros pas du tout héroïque, lui, rongé son frein. Il envie son propre fils. Non seulement parce qu'il est dans la force de l'âge, hyperactif sexuellement, mais parce qu'en plus, il remporte un succès fou comme peintre.

Jaloux, oui. Et amer face aux succès des autres. Un copain écrivain vient de remporter le

prix du Gouverneur général: pourquoi lui?

Sa femme tente tant bien que mal de le ramener à la raison. De son point de vue à elle, agente d'immeuble habituée à la débrouille: «*Si tu veux qu'on parle de toi, il faut te plier aux lois du marché. Tu ne peux pas te plaindre qu'on ne te lise pas, si tu ne fais rien pour attirer tes lecteurs. Tu le sais comme moi, il faut être médiatisé, si on veut être reconnu. Si je ne multipliais pas les rencontres, je serais incapable de vendre des maisons. Toute profession a des contraintes.*»

Mais les contraintes, lui, il en a soupiré, justement. C'est vivre, qu'il veut, vivre la pédale au plancher. Autrement dit baisser, tout le temps, de toutes les façons. Résultat: le fossé dans le couple s'agrandit, l'incommunicabilité devient un mode de vie.

Sa femme en a plein de dos de vivre avec un homme absent, perdu dans ses pensées. Un écrivain qui n'arrive même plus à écrire, par-dessus le marché. Qui ne fout rien, a baissé les bras. «*J'ai l'impression de vivre avec un spectre*», lance-t-elle, ses valises sur le pas de la porte.

On ne peut s'empêcher de penser, au détour, à Jean-Paul Dubois, à ses personnages d'écrivains qui flottent entre deux mondes, accumulant les insuccès. Et incapables de communiquer avec qui que ce soit, surtout pas avec leur femme.

L'écrivain de *Comme dans un film des frères Cohen* va s'enliser de plus en plus dans un magma inimaginable. Ça va dérailler, un malheur en amenant un autre, et ainsi de suite. Ça va devenir de plus en plus improbable. Pathétique. Comme dans les polars de François Barcelo... mais sans les meurtres.

Plus ça ira mal dans la réalité, plus les fantasmes prendront de place. Et inversement. Pas moyen d'y échapper. Gwyneth veille au grain. Et comme le dit si bien le narrateur de *Comme dans un film des frères Cohen*: «*Que peut un écrivain contre une figure issue de son imagination?*»

COMME DANS UN FILM DES FRÈRES COHEN

Bertrand Gervais
XYZ éditeur
Montréal, 2010, 216 pages

En vedette au Salon du livre de Montréal

Jean-Jacques Pelletier

Auteur de polars, Jean-Jacques Pelletier a gagné une foule de lecteurs avec *La Faim de la Terre* (Alire), dernier tome de sa populaire série *Les Gestionnaires de l'apocalypse*, qui compte aussi *La Chair disparue*, *L'Argent du monde* et *Le Bien des autres*. Ses intrigues sont denses, touchent autant à l'économique et au politique qu'aux communications et au scientifique. Pelletier est aussi spécialiste... en gestion financière de caisses de retraite et a signé plusieurs ouvrages sur le sujet. Il livre ses «confidences d'écrivain» dimanche 21 novembre à 16h30.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Jean-Jacques Pelletier

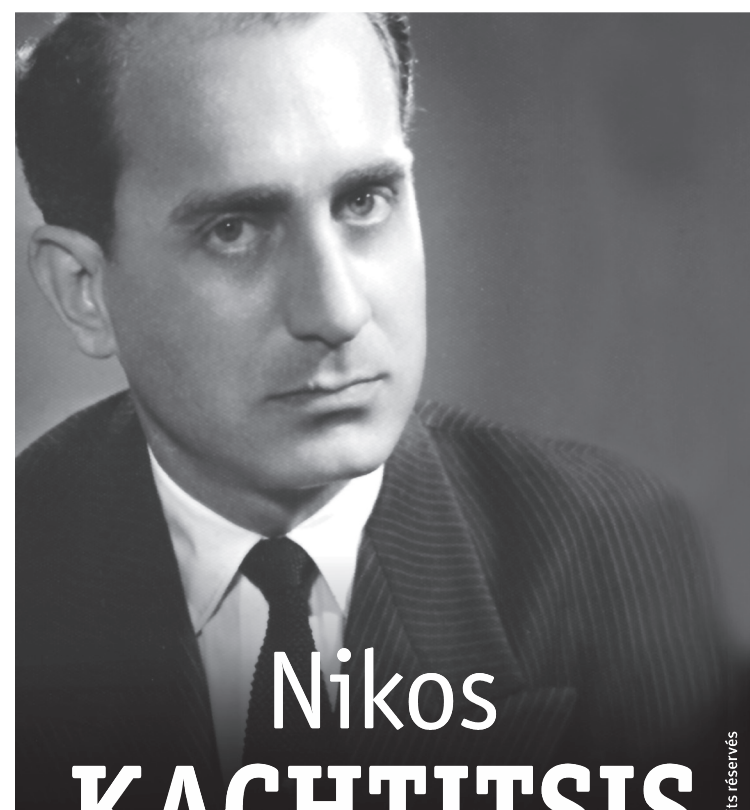
Joël des Rosiers

Il est poète, essayiste et psychiatre. Né à Haïti, il demeure au Québec depuis son adolescence. Sa poésie est reconnue, ici comme ailleurs, et parcourue, comme le dit le poète et éditeur François Hébert, «*d'un amour de la langue qui est science, médecine et sensualité*». Il est cette année du contingent d'auteurs qui se rassemblent, autour des éditions Mémoire d'Encrier, à l'événement Haïti solidarité - Quand tout tombe, il reste la culture. Il participe à une lecture de poésie au Salon du livre samedi 20 novembre à 16h45.

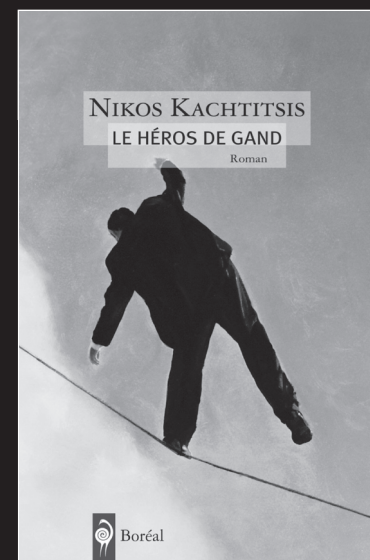


ALAIN RIVERIN

Joël des Rosiers

Nikos KACHTITSIS
LE HÉROS DE GAND

« Aux grands écrivains morts du XX^e siècle: Kafka, Walser, Pessoa, Gombrowicz... il faudra certainement ajouter, un jour, Nikos Kachtitsis »
Lakis Proguidis

© Tous droits réservés
Roman - 342 pages - 29,95 \$

En vedette au Salon du livre de Montréal

Maxime Roussy

C'est en signant la série de romans historico-fantastiques *Pakkal* (Intouchables / éditions La Semaine) pour les adolescents que Maxime Roussy se fait connaître. Sur treize tomes, *Pakkal* s'est vendu à 250 000 exemplaires. Auteur prolifique, il a aussi signé depuis *Le Blogue de Namasté*, aussi pour les adolescents, et *Agoramania* (La Semaine), pour les adultes cette fois.

PEF

Auteur et illustrateur, PEF, avec sa série *Motordu* (Gallimard Jeunesse), entamée en 1980, fait sa niche en littérature jeunesse. Le petit prince roux de *Motordu*, qui fête ses trente ans, incapable de parler comme tout le monde, joue sans cesse avec les mots. Et aide PEF dans sa lutte contre l'illettrisme, et dans son travail auprès des en-

SOURCE SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
Maxime Roussy

seignants et des orthophonistes. PEF dévoile ses «confidences d'écrivain», spécialement pour les 5 à 11 ans, lundi le 22 novembre à 12h30.



CATHERINE HELIE

PEF

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 8 au 14 novembre 2010

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N ^o DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	Un bonheur si fragile • Tome 4 Les amours	Michel David/Hurtubise -1
2	Revenir de loin	Marie Laberge/Boréal 1/3
3	Contre Dieu	Patrick Sénécal/Coups de tête 2/2
4	Mémoires d'un quartier • Tome 7 Marcel	Louise Tremblay-D'Essambra/Guy Saint-Jean 3/2
5	La force de vivre • Tome 1 Les rêves d'Edmond et Emilie	Michel Langlois/Hurtubise 5/3
6	Le passage obligé	Michel Tremblay/Leméac 7/2
7	Au bout de l'exil • Tome 1 La grande illusion	Micheline Duff/Québec Amérique 6/8
8	Un bonheur si fragile • Tome 1 L'engagement	Michel David/Hurtubise -1
9	Les folles années • Tome 1 Les héritiers	Jean-Pierre Chartrand/Hurtubise 8/7
10	La fille du pasteur Cullen • Tome 2 À l'abri du silence	Sonia Marmen/Québec Amérique 10/11
▼ Roman étranger		
1	Le danger dans la peau. La sanction de Bourne	Eric van Lustbader/Grasset -1
2	L'os manquant	Kathy Reichs/Robert Laffont 1/3
3	La carte et le territoire	Michel Houellebecq/Flammarion -1
4	Le rire du cyclope	Bernard Werber/Albin Michel 4/2
5	Le cortège de la mort	Elizabeth George/Presses de la Cité 5/2
6	La chute des géants • Tome 1 Le siècle	Ken Follet/Robert Laffont 3/7
7	La maison d'à côté	Lisa Gardner/Albin Michel 2/4
8	Quand je pense que Beethoven...	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel -1
9	Le porte-bonheur	Nicholas Sparks/Michel Lafon -1
10	Rivage mortel	Clive Cussler Jack Du Brul/Grasset -1

▼ Essais québécois		
1	Mafia Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cédilot André Noël/Homme 1/3
2	Tintin et le Québec. Hergé au cœur de la Révolution tranquille	Tristan Demers/Hurtubise 2/4
3	Is se battent comme des soldats...	Roméo Dallaire/Libre Expression 4/3
4	La mort. Mieux la comprendre...	Richard Béliveau Denis Gingras/Trécarré 3/7
5	Les médias sociaux 101...	Michelle Blanc Nadia Seraiocca/Logiques 10/8
6	L'anxiété. Le cancer de l'âme	Louise Reik/JCL 8/11
7	Duplessis. Son milieu, son époque	Xavier Gélinas Lucia Ferretti/Septentrion 9/2
8	Le Devoir. Un siècle québécois	Jean-François Nadeau/Homme 6/4
9	La révolution des gaz de schiste	Normand Mousseau/Multimondes -1
10	Société laïque et christianisme	Jacques Grand/Maison/Novalls 5/2

▼ Essais étrangers		
1	Le mariage d'amour a-t-il échoué ?	Pascal Bruckner/Grasset 1/3
2	Une brève histoire de l'avenir	Jacques Attali/LGF -1
3	La révolution de l'amour. Pour une spiritualité laïque	Luc Ferry/Plon -1
4	Sex@mour	Jean-Claude Kaufmann/Armand Colin 3/7
5	Le visage de Dieu	Igor Bogdanov Grichka Bogdanov/Grasset 2/11
6	Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne	Michel Onfray/Grasset 4/2
7	Retour à l'émerveillement	Bertrand Vergely/Albin Michel -1
8	De l'arbre au labyrinthe...	Umberto Eco/Grasset -1
9	Ces impossibles Français	Louis-Bernard Robitaille/Denoël -1
10	Trop vite ! Pourquoi nous sommes prisonniers du court terme	Jean-Louis Servan-Schreiber/Albin Michel 7/9

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 141 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



Le mercredi
24 novembre
19 h
Librairie Olivieri

5219, chemin de
la Côte-des-Neiges
(métro Côte-des-Neiges)

Entrée libre

Réservations
obligatoires
514-739-3639



Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

enez DÉCOUVRIR CE
ROMANCIER MONTRÉALAIS
INCONNU

En présence de
Thomas Kachtitsis,
Lakis Proguidis,
Jacques Bouchard et Fred Reed
Animateur : Pierre Lefebvre

Une présentation
des Éditions du Boréal,
de la revue *Liberté* et du
Consulat de Grèce à Montréal

Dany Laferrière: la liberté d'abord

DANIELLE LAURIN

«*Tee-shirt à rayures, jean délavé, l'air bon enfant, Dany Laferrière respire la santé sexuelle.*» C'était il y a vingt-cinq ans, au Salon du livre de Montréal. C'était la première rencontre de la journaliste Ghila Sroka avec l'auteur de *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, alors dans la jeune trentaine.

Elle a multiplié les entrevues avec lui par la suite, à Montréal ou à Miami, notamment pour le magazine *Tribune juive*, qu'elle a fondé. Certaines étaient demeurées inédites jusqu'ici. Dans *Conversations avec Dany Laferrière*, Ghila Sroka rassemble vingt-cinq années d'entrevues avec celui qui est devenu un ami.

«*Je souhaite ardemment que ces interviews suscitent le goût de l'ouverture sur l'Autre. En donnant la parole à mon interlocuteur et ami, j'ai voulu restituer une pluralité d'idées énoncées en toute liberté*», précise dans la préface celle qui se définit comme une «*juive athée*», une «*intellectuelle de gauche*», une «*polémiste*».

Récit d'une évolution

Recueil d'entrevues. Cela pourrait s'avérer fastidieux, ennuyeux. Eh bien non. C'est vivant, passionnant. Même si les redites, les longueurs ne sont pas exclues. Et même si le jupon de la «*polémiste*» dépasse par moments.

Mais elle a beau y aller avec de gros sabots au tournant, concernant le racisme, le féminisme, les immigrants, entre autres, elle a beau tenter de coincer Dany Laferrière dans un coin, de lui prêter sa vision, ses mots à elle, l'écrivain se débat. Et c'est ça qui est beau.

Ghila Sroka a un respect infini pour l'homme, une admiration sans bornes pour l'écrivain. Elle ne s'en cache pas. Ça se sent tout au long de l'ouvrage. Peut-être trop, mais peu importe.

Ce qui est fascinant, c'est de voir l'évolution de Dany Laferrière, qu'on aperçoit d'ailleurs sur quelques photographies ici et là. C'est de suivre son parcours, depuis la publication de son premier roman.

Surtout, c'est de constater à quel point le récipiendaire du prix Médicis 2009 pour *L'énigme du retour* a toujours refusé, depuis le début, de se laisser enfermer dans un carcan, toujours refusé toutes les étiquettes, quelles qu'elles soient.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Dany Laferrière dans les bureaux du *Devoir* mardi dernier, alors qu'il signait son éditorial pour l'édition spéciale du journal «*Le Devoir des écrivains*».

À travers la vue d'ensemble qu'offre ce recueil d'entrevues classés par ordre chronologique, c'est frappant.

«*Tu crois que c'est le côté inclassable qui a fait le succès de ton livre ?*», demande Ghila Sroka au jeune Dany peu après la parution de *Comment faire l'amour... Réponse* : «*J'ai vou-*

suite. C'est la moindre des choses. Je ne crois pas à cette histoire de première génération d'immigrants qui doit souffrir pour permettre à la deuxième et à la troisième génération, etc., etc. Je ne crois pas que je doive souffrir pour que mes enfants aient une vie meilleure. Ça ne m'intéresse pas.»

Ce qui est fascinant, c'est de voir l'évolution de Dany Laferrière. C'est de suivre son parcours, depuis la publication de son premier roman.

lu faire le livre que j'avais envie de faire.»

Près de vingt ans plus tard, à la parution de *Chroniques de la dérive douce*, où l'auteur revient sur son arrivée à Montréal en 1976, la journaliste note qu'on peut y lire ceci: «*J'épingle cette note sur le mur jaune, à côté du miroir* : "Je veux tout : les livres, le vin, les femmes, la musique, et tout de suite."»

Elle lui demande de commenter. Il dit, lui qui précisera ensuite que même sans dictature il aurait fini par quitter Haïti tellement il avait envie de bouger: «*L'Amérique m'avait fait certaines promesses; j'ai exigé que la dette soit réglée, et tout de*

Lors de la même entrevue, elle lui fait remarquer que le fait qu'il ait posé nu dans un magazine a été très mal vu par la communauté haïtienne de Montréal. Il rétorque qu'il s'en fout complètement. Qu'il a l'intention de rester libre de s'exprimer, de faire ce qu'il veut.

Il ajoute: «*Et c'est grâce à cette distance, à cette façon de provoquer mes compatriotes, que je veux les impressionner, les faire rêver. J'ai besoin de cette liberté parce que, fondamentalement, je ne suis ni haïtien, ni québécois, ni quel'un de Miami, ni même le mari de ma femme ou le père de mes enfants, ni même le fils de Marie, ma mère; je suis moi, cet individu qui est là, qui fait face à sa vie et qui fera face à sa mort seul.*»

On pourrait continuer. Page

après page, année après année, il n'en démord pas, argue son besoin de liberté. Ainsi, en 2009, peu après la publication de *L'énigme du retour*, se défendant bien d'écrire des romans à thèse, il confie : «*Je n'ai pas de but politique ni d'envie d'exercer une action réelle sur la vie des gens. Je suis tout simplement un écrivain qui tente de comprendre l'aventure qu'il a vécue, pour pouvoir se lire lui-même et voir où il en est. J'écris pour avoir des nouvelles de moi, parfois.*»

Enfin, à la question: «*Quel est le plus beau compliment qu'on puisse te faire ?*», il répond: «*Ce serait de me voir comme un écrivain libre de toute catégorisation.*»

Autrement dit: «*Me lire comme si on lisait un écrivain mort depuis si longtemps que le livre est la seule chose qui lui a survécu, devenant une part de langage et de la tradition.*»

Le lire comme si on lisait un écrivain mort? Non, pas question. Pas encore. Mais «*un écrivain libre de toute catégorisation*», oui, certainement. C'est de plus en plus clair. Et inspirant.

CONVERSATIONS AVEC DANY LAFERRIÈRE

Ghila Sroka
Éditions de la Parole Météque
Montréal, 2010, 218 pages

POÉSIE

Un grand livre de Louise Dupré

HUGUES CORRIVEAU

La poésie tremblée de *Plus haut que les flammes* boulesverse. Une telle justesse de ton et une telle vigilance à trouver les mots justes pour traduire à la fois la passion de la vie et le désarroi devant la mort nous emportent et le cœur et l'émotion. Louise Dupré signe ici un livre accompli qui convoque les images des camps de concentration, les tableaux de Francis Bacon et l'amour d'un petit enfant, garant de l'avenir, image fragile d'une survie essentielle pour que n'advienne plus l'effacement.

Dedicacé à «*Maxime, l'enfant près de moi*», les vers sont un chant langoureux, emporté à la fois par la tristesse fulgurante qui vient à celle qui a vu Auschwitz ou Birkenau, et à celle qui sait la vie battante du jeune enfant auquel elle dit d'entrée de jeu: «*Ton poème a surgi / de l'enfer*», le possessif incitant à penser qu'il s'agit à la fois de la poète qui parlera d'elle à la deuxième personne et de l'enfant auquel sont adressés d'office les vers et leur lamento: «*et tu le regardes caresser / un troupeau de nuages / dans un livre en coton // en pensant / aux minuscules vêtements / des enfants d'Auschwitz // à Auschwitz on exterminait / des enfants // qui aimaient caresser / des troupeaux de nuages*».

Quatre longs poèmes divisent leur mélodie entre distiques et tercets, prolongeant cette confrontation insupportable de la mort des enfants d'Auschwitz et de la vie de l'être aimé, si fragile, qui à lui seul tient tête au malheur dans ses désirs inextinguibles. Ne pas oublier qu'au camp, la mort fracasse: «*avec ses biberons cassés // car les enfants d'Auschwitz / étaient des enfants / avec des bouches pour la soif // comme l'enfant / près de toi // sa faim, sa soif*». Magnifique recueil qui noue la gorge, qui bouscule à la fois, mélange soufflé, le chagrin et l'espoir.

La main de l'enfant dans la main de la poète renvoie à celles des enfants des camps arrachées aux mains de leur mère; le four allumé pour assouvir la faim de l'enfant reflète ces autres fours d'atroce mémoire.

Louise Dupré insiste sur la survie, l'avenir porté par ceux et celles qui viennent, «*car le matin est parfois cette bonté / des livres*». La parole vive s'inscrit

pour la survivance, voilà bien l'ultime voie pour que l'enfant, à partir de ses jeux, trouve la route de soi. Louise Dupré écrit un chant d'amour sur fond noir, mais toujours «*dans cette dignité / qu'on appelle parfois poème*».

Livre superbe, d'une densité si grave que c'est en entier qu'il faudrait le citer. Livre rare, livre parfaitement essentiel.

Têtes chercheuses

Je m'en voudrais de passer sous silence la parution du dernier numéro d'*Estuaire*, dans lequel Louise Dupré signe des textes, numéro consacré à un projet tonifiant autour du thème de la «*Tête*», initié par Catherine Mavrikakis et publié sous les auspices de Denise Desautels qui dit, dans sa présentation qu'*«à l'origine, il y a [eu] le désir de Catherine Mavrikakis de réunir des poètes et des artistes vivants autour de questions, liées à leur propre mort [...]*». L'artiste Louise Viger réalise pour ce numéro une série de portraits des auteures qu'elle construit comme des sculptures visuelles, noir et blanc, et superbement reproduits. S'y trouvent donc des textes autour de cette idée de la mort, celle dont Martine Audet peut écrire; «*j'étais morte*»; celle qui entre en dialogue avec la violence chez Louise Bouchard; celle de Louise Dupré qui envisage la sienne au milieu de toutes petites morts quotidiennes; celle de l'éclatement dans les tableaux de Picasso pour Catherine Mavrikakis; celle que la vie étourdit chez Gail Scott en route vers chez Denise Desautels qui cherche à éclaircir la fin: «*voyez, nul choix désormais / vais vastement cœur*». Ce numéro vaut par sa qualité et sa beauté formelle, pour voir aussi comment peut se concrétiser un projet dans une pensée vivifiante.

Collaborateur du Devoir

PLUS HAUT QUE LES FLAMMES

Louise Dupré
Montréal, Le Noroît, 2010, 112 p.

REVUE ESTUAIRE, «TÊTE»

Martine Audet, Louise Bouchard, Denise Desautels, Louise Dupré, Catherine Mavrikakis et Gail Scott avec des montages photographiques de Louise Viger

No 143, 4^e trimestre 2010



LOUISE DUPRÉ

JEAN-PIERRE MASSE

EN BREF

25 ans de XYZ

Les Éditions XYZ fêtent, tout au long de l'année, leur 25^e anniversaire. Fondée en 1985 par Gaëtan Lévesque et Maurice Soudeyans, la maison débute lentement: cinq livres par année environ. La production gonfle après quelque temps, mais reste modeste avec, en moyenne, trente-cinq titres annuellement. Un des très bons coups de XYZ ces dernières années est bien sûr d'avoir mis la main sur les droits français pour l'Amérique du Nord de *L'Histoire de Pi*, de Yann Martel, juste avant que ce dernier ne remporte le Man Booker Prize de 2002. Le Groupe HMH

a racheté XYZ l'an dernier, et la maison poursuit depuis, sous la tutelle littéraire de Josée Bonnevillie en remplacement d'André Vanasse, le mandat d'origine, tracé autour du roman. Un mandat qui déborde aussi sur les nouvelles, les essais, les récits biographiques et quelques livres pratiques. – *Le Devoir*.

Erratum

Dans l'entrevue de Patrick Sénécal, la semaine dernière, la citation «*Je ne suis pas convaincu que c'est une façon sérieuse de gagner sa vie, de raconter des histoires...*» aurait dû être attribuée au romancier britannique Neil Gaiman. Toutes nos excuses.

LA REVUE
XYZ
DE LA NOUVELLE

1985 **1/4 de siècle** 2010

1 an/4 numéros (ttc)
INDIVIDU INSTITUTION
Canada 30 \$ Canada 40 \$
Étranger 40 \$ Étranger 50 \$

2 ans/8 numéros (ttc)
INDIVIDU INSTITUTION
Canada 55 \$ Canada 75 \$
Étranger 75 \$ Étranger 95 \$

3 ans/12 numéros (ttc)
INDIVIDU INSTITUTION
Canada 75 \$ Canada 105 \$
Étranger 105 \$ Étranger 135 \$

104
HIVER 2010

N° 104 • Chefs-d'œuvre inconnus

Visitez notre site Internet:
www.xyzrevue.com

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____ Téléphone _____

Courriel _____

Ci-joint Chèque Visa MasterCard

N° _____ Expire le _____

Signature _____ Date _____

RETOURNER À: XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE
11860, rue Guertin, Montréal (Québec) H4J 1V6
Téléphone: 514.523.77.72 • Télécopieur: 514.523.77.33
Courriel: info@xyzrevue.com • Site Internet: www.xyzrevue.com

Jacques Cardinal

Une lecture rigoureuse et pertinente de l'œuvre de Michel Tremblay

JACQUES CARDINAL

FILIATIONS

Folie, masque et rédemption dans l'œuvre de Michel Tremblay

essai

Salon du livre de Montréal stand 400

Séances de signature

Samedi 20 novembre de 14 à 16 h

Dimanche 21 novembre de 17 à 19 h

DISTRIBUTION: DIMEDIA INC.
Courriel: general@dimediaqc.ca
Site Internet: www.dimediaqc.ca

Lévesque
Éditeur

LITTÉRATURE



Chez Patrick Lapeyre, l'imaginaire, la vie rêvée, les pulsions « comprimées », sont les meilleurs véhicules pour approfondir la réalité.

Les attractions magnétiques de Patrick Lapeyre

Patrick Lapeyre a obtenu le prix Femina 2010. C'est un beau roman d'amour mélancolique qui nous est offert sous ce titre magnifique, *La vie est brève et le désir sans fin*.

GUYLAINE MASSOUTRE

Empruntée au poète japonais Issa, qui vécut au temps du romantisme occidental, la formule « *La vie est brève et le désir sans fin* » frappe l'imagination. Elle a aussi été citée, avec une variante de traduction, par Philippe Forest dans *Sarinagara*. Toutefois, il y a peu de points communs entre ce livre de voyage et de deuil, et celui de Lapeyre, happé par ce haïku dans un autre sens.

Réécrivant *Jules et Jim*, les amours de deux hommes pour une énigmatique Nora, qui n'est toutefois pas Jeanne Moreau, Lapeyre investit les pensées d'un Français de Paris et d'un Américain de Londres, dont les vies sont nouées autour de l'égérie juvénile qui les tient rivés au téléphone. L'histoire est connue d'avance, mais tout repose sur l'ambiance et la surprise du ton, la technique d'écriture juxtaposant le récit et les dialogues sans les différencier.

Dans ce roman, on a l'impression que tout est toujours sur le point de basculer. Les lieux sont autant d'amers auxquels s'arriment de quasi noyés. Mais ils s'échappent, plongent dans leurs fantasmes et disparaissent avec des entrechats, effaçant leurs traces. Ils esquivent les tracaseries du réel en allégeant les charges et les peines.

Tête-à-tête interrompus

Chez Lapeyre, l'imaginaire, la vie rêvée, les pulsions « comprimées », sont les meilleurs véhicules pour approfondir la réalité. Ce qui polarise les désirs, les regrets, sensations accrues par les empêchements et les délais imposés, est le prétexte à échappées intenses, compensation illusoire du spleen ordinaire. Des sentiments mêlés

font valser les émotions, et les corps enlacés réalisent des fantasmes longuement repoussés lorsque, presque par hasard, voici le temps inespéré de vivre en liberté.

Tout est ici marqué par la littérature. Les noms de personnages, joyciens, beckettien, les lieux, les références, la culture, le ton, les pensées estompées dans une langue affective, émanent d'une psyché qui songe en refusant heurts et dictée. Les mots surtout font l'histoire, pâle et vertigineuse. On remarque que les silences et les prémonitions apaisent la perplexité planante. Des instincts aux accents passionnés font alors un univers de chimères, dont la respiration haletante, nerveuse, du style masque les insuffisances.

Dans ce roman, on a l'impression que tout est toujours sur le point de basculer

Lapeyre publie peu, et son écriture est marquée par la durée. Le résultat est ce septième roman, sous le sceau d'un apport féminin au caractère de ces messieurs-personnages: le sens de la perte et de l'inadéquation au réel les rend perméables, sensibles, amoureux. Nora, comblée, confie même à son amant combien la chasteté contemplative lui semble engendrer une forme supérieure à tout autre moyen de communiquer.

C'est une lecture de femmes à laquelle un jury, composé de douze femmes, a souscrit sans réserve. Notez cependant qu'une lutte serrée, de bon aloi, s'est déroulée entre le roman de Lapeyre et *Qu'as-tu fait de tes frères?* de Claude Arnaud, autofiction publiée chez Grasset. Quoi qu'il en soit, le lauréat n'empoche pas un sou. C'est un tirage respectable qui fait de ce moment d'élection une chance de visibilité, privilège que vous partagerez en la présence de Patrick Lapeyre au Salon du Livre de Montréal cette année.

LA VIE EST BRÈVE ET LE DÉSIR SANS FIN

Patrick Lapeyre
Les éditions P.O.L.
Paris, 2010, 345 pages

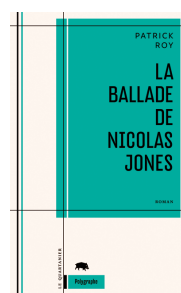
LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Les faits saillants d'une saison léthargique

CHRISTIAN DESMEULES

Avec un nom comme celui-là, on se demande si c'est le hasard ou la nécessité qui ont placé le hockey au cœur de son premier roman. Patrick Roy, né en 1977 à Danville en Estrie, livre avec *La ballade de Nicolas Jones* une fiction introspective et « bluesée » qui fait la part belle aux rues de Québec, tout en explorant le mal de vivre de l'homme québécois contemporain.

Lorsqu'il n'est pas en train de dormir, chacune de ses respirations vient rappeler à Nicolas Jones qu'une barre de fer lui comprime la poitrine. Dépressif, amer, meurtri, « normalement constitué, né pour aimer le hockey ». Il aimerait bien semer une fois pour toutes le fantôme des regrets et des vieilles humiliations, mais il traîne comme un boulet « la ribambelle cinglante des années passées ». Malgré sa jeunesse, Jones a déjà tout de l'aquoiboniste aguerrri.



Dans sa dérive, revisitant son histoire familiale et amoureuse, occupé à ne rien faire et à défaire « la tresse tragique des secondes », il s'attache à l'un des piliers du bar qu'il fréquente, Roger Allard, 60 ans, divorcé, père d'une grande fille de l'âge de Jones avec laquelle il n'a plus que de maigres contacts. Pur produit « de la

race des malléables et des taiseux », l'homme brisé est une sorte de double virtuel de l'anti-héros de Patrick Roy, en mode futur antérieur, avec « sa rage sans tonus » et son mauvais pointage en presque toutes choses. Ils perdent, ils le savent, mais refusent d'abandonner la partie. Beaux joueurs. « *J'aurais beau inventer, c'est toujours aux mêmes manques que la page me ramène, filles, frères, fantômes, du fond de ma tranchée, sous les images qui s'amoncellent, toujours aux mêmes bogues que je reviens, détails que le recul magnifie, petits mythes personnels, témoin tous ceux qui, de près ou de loin, me viennent de l'hiver.* »

Le hockey comme un dérivatif aux défaites intimes? C'est une piste que deux ou trois analystes de salon pourraient emprunter. Pour ces hommes que le silence enveloppe, le hockey, à



JULIE ARTACHO

Le hockey est au cœur du premier roman de Patrick Roy, auteur de *La ballade de Nicolas Jones*.

travers les hauts et les bas d'un Carey Price, offre un motif, un langage commun. Il fournit l'occasion d'un échange véritable et d'instantanés furtifs de tendresse.

« On » gagne aussi parfois, même si « on », en réalité, exclut presque toujours celui qui parle. Peu importe: l'illusion survivra jusqu'au lendemain matin. Nicolas Jones, lui, aussi léthargique soit-il, reste confiant de pouvoir encore rebondir.

Bien servi par la plume forte et intimiste de Patrick Roy (ailleurs on parlerait d'un beau coup de patin), *La ballade de Nicolas Jones* est un roman original et envoûtant.

LA BALLADE DE NICOLAS JONES

Patrick Roy
Le Quartanier
Montréal, 2010, 232 pages

PRIX littéraire DES COLLÉGIENS

FINALISTES PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS 2011

Michaël Delisle,
Tiroir no 24
Boréal

Dominique Fortier,
Les larmes de St-Laurent
Alto

Louis Hamelin,
La Constellation du lynx
Boréal

Marie-Pascale Huglo,
La respiration du monde
Leméac

David Leblanc,
Mon nom est personne
Le Quartanier

www.prixlitterairedescollégiens.ca



17 AU 22
NOVEMBRE
2010

Présidente d'honneur :
Mireille Deyglun

Invités d'honneur :
Marie-Claire Blais
Joël Des Rosiers
Michel Folco
Cécile Gagnon
PEF
Jean-Jacques Pelletier
Maxime Roussy
Benoît Sokal

présente
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Heures d'ouverture
mercredi : 9h à 21h
jeudi : 9h à 21h
vendredi : 9h à 22h
samedi : 9h à 21h
dimanche : 9h à 19h
lundi : 9h à 16h

Programmation complète sur
salondulivredemontreal.com

Matinées scolaires
mercredi, jeudi et lundi : 9h à 15h
Admission générale : 8 \$
Admission générale via Internet :
6 \$ plus frais de service
Aînés (60 ans) : 6 \$
Passeport (photo requise) : 12 \$

PLACE BONAVENTURE
Bonaventure
800, rue de la Gauchetière Ouest, Montréal

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La grande enjambée

Les histoires d'immigration heureuses se ressemblent toutes et les histoires d'immigration malheureuses sont malheureuses chacune à leur façon, dirait peut-être Tolstoï. Il s'agit d'une expérience de vie, on l'imagine bien, qui peut être la source de «toutes sortes d'angoisses parfois délirantes».

CHRISTIAN
DESMEULES

Stéphane Libertad vit au Québec depuis 2006 et puise sans doute dans cette expérience personnelle la matière de *La trajectoire*, son second roman (il a publié une première fois en France en 2001). Il fait alterner son récit, commencé quatre semaines après l'arrivée au Québec du narrateur, entre là-bas et «icitte», Paris (Île-de-France) et Longueuil (PQ).

À bientôt quarante ans, le narrateur, qui se désigne comme «homme de lettres», se débrouillait vaillamment en France avec de petits boulots. «J'ai les mêmes angoisses qu'à vingt ans, j'ai toujours vingt ans. J'ai pourtant l'impression d'avoir vécu plusieurs vies, d'être très vieux, de savoir beaucoup de choses, et de ne rien savoir du tout.» Sa co-

pine, Québécoise fraîchement diplômée d'un doctorat en histoire de l'art, après 10 années passées en France, souhaite revenir au pays pour

«Le même me vidait, elle aussi me vidait, la vie à deux c'est parfois l'enfer, à trois n'en parlons pas.»

se rapprocher de sa famille, tout en espérant que les portes du marché du travail lui seront désormais toutes grandes ouvertes.

Quelques années auparavant, la naissance d'un enfant (un «accident») avait déjà bouleversé leur dynamique. «Le même me vidait, elle aussi me vidait, la vie à deux c'est parfois l'enfer, à trois n'en parlons pas.» Leurs engueulades, l'accouchement difficile, le long séjour à l'hôpital de l'enfant,

les préparatifs du déménagement, les premiers mois au Québec: Libertad nous raconte tout cela d'un ton détaché, descriptif, légèrement anthropologique. Exemple: «Mon beau-père porte un tee-shirt sur lequel est imprimée une voiture de stock-car, il retire ses dents avec sa langue, il les enlève et les remet avec une facilité déconcertante. Ma belle-mère s'adresse à une personne invisible, qu'elle seule peut voir.»

Suivront de nombreuses descriptions cliniques un peu crispées, derrière lesquelles on sentira bientôt poindre une franche amertume: «En fait, je n'ai rien choisi du tout, j'ai suivi ma compagne, je suis docilement venu me geler les couilles ici durant six mois de l'année, parce que c'est icitte qu'elle doit avoir un bon job, qu'elle a sa famille. Je suis un saint, j'ai fait don de moi-même et d'une partie de mes rêves.»

Outre qu'on y lève le voile sur la cruelle réalité des pro-

messes d'Eldorado (souvent déçues) qu'entretiennent les immigrants, on y rencontre les récriminations habituelles à propos de l'hiver (et sa «merde blanche»), sur le prix exorbitant du vin, sur le féminisme forcé des Québécoises. Après les deux tiers du roman, on finit par se dire: il va se passer quelque chose, une transformation va s'opérer, une évolution ou un drame se jouer. Mais finalement les choses se tassent un peu. La déprime se dissipe et le printemps succède à l'hiver. L'ennui ne nous gagne pas tout à fait.

«Je ne suis pas venu pour faire fortune ici, ni par amour des grands espaces ou des sports d'hiver. Mon exil était nécessaire, afin d'accomplir un grand pas.» Et *La trajectoire* est à la fois le récit et la conséquence de cette grande enjambée par-dessus l'Atlantique.

Collaborateur du Devoir

LA TRAJECTOIRE

Stéphane Libertad
Septentrion, coll. «Hamac»
Québec, 2010, 236 pages

ROMAN FRANÇAIS

Un amour de crête

MARIE-ANDRÉE
LAMONTAGNE

Julien Sorel et Madame de Rênal, la princesse de Clèves et M. de Nemours, Solal et Ariane: la rencontre entre un homme et une femme est un mystère dont la littérature n'a pas manqué de s'emparer pour en faire parfois des romans admirables, à mille lieues des nains qui sautillent sur les tables de nouveautés. *Disproportion de l'homme*, de Laurence Plazenet, ne saurait être comparé aux chefs-d'œuvre que sont *Le Rouge et le Noir*, *La Princesse de Clèves* et *Belle du seigneur*. La romancière elle-même s'y refuse sans doute, au nom de la littérature, ce qui ne l'empêche pas de s'avancer sur ces brisées. L'amour, ici, n'est pas seulement contrarié par les circonstances, éloignement, mariage, enfants et autre nécessité; il est une impossibilité des corps et des esprits, même quand les amants sont laissés seuls avec la passion qui les habite.

Il s'appelle Simon, il a 38 ans, il dirige le service des communications d'une grande société pharmaceutique, il vit à Paris avec épouse et enfants. Il gagne bien sa vie. Il a renoncé à la musique et à la poésie qui ont été la lumière de ses jeunes années. Difficile d'imaginer figure plus vaine de l'ultra-contemporain que cet homme déjà mort à lui-même.

Mais voilà que Simon vit. Il aime — d'un amour de crête, pourrait-on dire, tant il est entier — Elisabeth qu'il a rencontrée jadis, avant de renoncer à elle qui en épousait un autre; avant de connaître d'autres femmes, d'épouser Carine, de revoir Elisabeth, entre-temps divorcée et mère, devenue la maîtresse d'un homme en vue, publiant des livres, aimant elle aussi Simon d'un amour de crête. Lecteur, ne sois pas trompé par ce résumé. C'est sur les hauteurs de l'amour et du désir que se situe ce court et magnifique

roman, non entre deux portes claquées dans un vaudeville. ?

En raison de la brièveté du roman et des dates de la liaison en cause (de 1994 à 2001), *Disproportion de l'homme* peut être lu comme la coda contemporaine du précédent roman de Laurence Plazenet, *La blessure et la soif* (Gallimard, 2009), monument à l'amour élevé au rang d'absolu et refusé dans la même étreinte. En 564 pages bruissant des XVIIe siècles français et chinois, ce roman grave et beau donnait à voir aussi les exigences de ceux qui choisissent de vivre à l'écart du siècle — on dirait aujourd'hui de l'air du temps.

À divers signes, *Disproportion de l'homme* jette un éclairage sur le nôtre. Une panne dans le métro, entre Odéon et Cluny-Sorbonne, toutes lumières éteintes, dans l'immobilité et la promiscuité, est le lieu d'un face-à-face avec soi, détesté. Tout au long du récit, le passage savamment dosé à la 2^e personne du singulier agit comme un déclin. Le mot «soif» revient comme une base continue. La description du rite de l'Office des Ténébres, reprise telle quelle du Manuel de liturgie et Cérémonial romain, devient, à travers sa fausse sécheresse, une méditation que chacun, croyant ou non, est invité à faire sur cette mort qu'il met tant de soin à nier. Et puis, mêlé à tout cela, le désir: «J'en voyais la poudre scintiller dans la couleur terne et triste de tout ce qui était sous mes yeux», dit Elisabeth à l'instant même où elle rompt avec Simon. Grandeur, insignifiance et disproportion de l'homme, oui, quand il s'abîme dans l'amour.

Collaboratrice du Devoir

DISPROPORTION DE L'HOMME

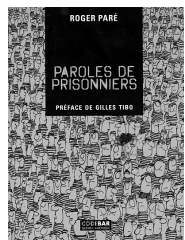
Laurence Plazenet
Gallimard
Paris, 2010, 144 pages

BÉDÉ

L'enchaînement par la métaphore

FABIEN DEGLISE

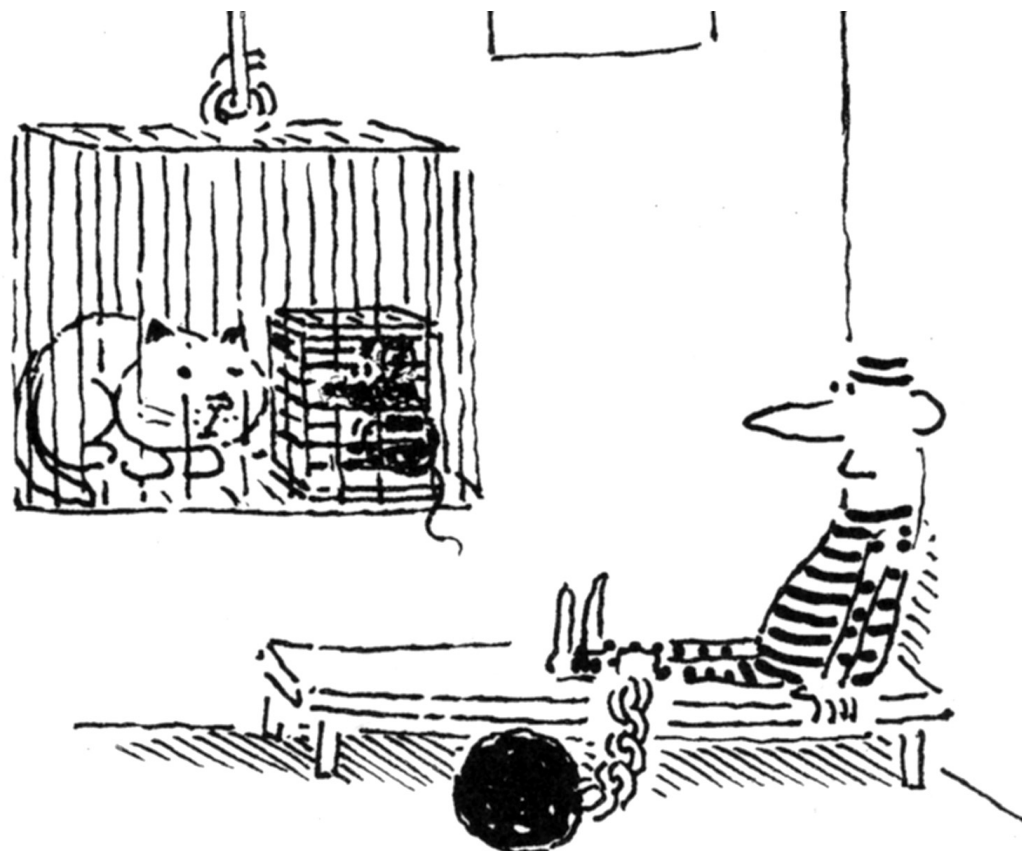
Pas besoin d'aller à Bordeaux (la prison) pour prendre conscience du drame: oui, pour plusieurs sur cette terre, l'existence quotidienne peut se porter comme un boulet. Il en va de même, parfois, pour la famille, les contradictions, la beauté, la célébrité, le manque d'empathie, l'alcoolisme... Alouette.



La métaphore est porteuse et elle supporte aussi avec brio la dernière création de l'illustrateur

Roger Paré, un vieux routier du dessin ludique ou gentiment décalé. Le bouquin s'intitule *Paroles de prisonniers* (Québec Amérique/Codebar). Il vient de sortir.

En 120 pages et autant de vignettes, le créateur, qui a fait sa marque dans les prestigieuses pages du *Maclean's*, de *Playboy* et du *Washingtonian* — entre autres — tout comme dans le monde de la littérature jeunesse, y livre ce qu'il sait faire de mieux: une exploration en règle des fins fonds de la condition humaine par l'entremise d'un trait minimal et assumé qui extirpe la complexité de l'existence.



SOURCE PAROLES DE PRISONNIERS

Une planche de la bande dessinée *Paroles de prisonniers*

Simple et efficace, l'objet littéraire trouve ses marques dans l'univers carcéral et surtout dans la mythologie du costume rayé, qui se décline ici dans une multitude de scènes au fini comico-

analytique.

Bien sûr, l'enfermement que l'on s'inflige, le poids des rêves, de l'engagement, la lourdeur de la routine ou le besoin d'évasion, pour ne citer qu'eux, sont les grands thèmes de ces illustrations qui, à la manière de Sempé, de Bosc, de Yayo et d'autres, alimentent ces micro-espaces d'étude des comportements

humains. Des micro-espaces sans prétention, certes, mais franchement nécessaires pour assumer son boulet.

Le Devoir

PAROLES DE PRISONNIER

Roger Paré
Québec Amérique/Codebar
Montréal, 2010, 126 pages

EN BREF



AFP

Maurice Merleau-Ponty

Merleau-Ponty, entre visible et invisible

Qu'est-ce que voir? Cette interrogation fondamentale parcourt l'œuvre de Maurice Merleau-Ponty, décédé il y aura bientôt 50 ans alors qu'il lisait — il n'y a pas de hasard — la *Dioptrique* de Descartes dans sa chambre du boulevard Saint-Michel, à Paris. En prévision de cet anniversaire, Gallimard a rassemblé dans un seul volume l'essentiel de l'œuvre du philosophe français dont l'esprit a éclairé plusieurs cohortes d'étudiants du

Collège de France. Parmi ceux-là, Michel Foucault, mais aussi Claude Lefort, devenu plus tard ami intime, qui signe ce Quarto de très haute tenue sobriement intitulé *Maurice Merleau-Ponty — Œuvres*. On y retrouve un philosophe en lutte «contre les idées creuses», mais aussi un écrivain à la plume habile qui, même lorsqu'il réfléchit à la politique ou à l'histoire, reste rivé à son interrogation première, entre visible et invisible. De grands textes connus, d'autres moins, des articles, des entretiens inédits et des lettres, dont celles qui ont scellé sa rupture définitive avec Jean-Paul Sartre. — *Le Devoir*

LE CAFARD

RAWI HAGE

Félicitations à Sophie Voillot, gagnante du Prix littéraire du Gouverneur général pour la traduction du second roman de l'auteur de *Parfum de poussière*.

« Les romans de Rawi Hage ont la fraîcheur et la dureté du métal et on les manie avec prudence, comme des revolvers chargés. »
Caroline Montpetit, *Le Devoir*

alfo
www.editionsalto.com

Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

SIMON RICHER MD
PÉDOPSYCHIATRE

PROGRESSER EN SANTÉ MENTALE
Nouveaux développements

Préface du docteur Denis Lazure

Enfance • Jeunesse • Famille • Société

GÉNIE CRÉATEUR

WWW.EDITIONSGENIECREATEUR.COM

CUL-DE-SAC

MICHEL LAVOIE et DENIS VALGEOIS

L'IMPASSE AMÉRINDIENNE
Trois commissions d'enquête à l'origine d'une politique de tutelle et d'assimilation
1838-1858

504 PAGES, 39,95 \$, ISBN 978-2-89448-623-8

À l'origine de l'actuelle Loi sur les Indiens et de la création des réserves, il y a eu trois importantes commissions d'enquête. La réalité indienne au lendemain des ravages des guerres et surtout des épidémies, l'ampleur du métissage, le désarroi des Indiens sont autant d'aspects que présentent, avec franchise, Darling, Bagot et Pennefather. Leurs rapports sont d'une bouleversante actualité.

AUSI DISPONIBLE EN FORMAT PDF
FEUILLETAGE EN LIGNE : 2992

SEPTENTRION .QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Apprendre à lire dans les bulles

Apprendre à lire par la BD? Pourquoi pas? L'éditeur barcelonais Bang ediciones fait le pari d'amener les enfants à la lecture par le biais du 9^e art, qu'ils causent espagnol ou français. Et il n'est pas le seul à croire au pouvoir des bulles.

CAROLE TREMBLAY

En 2004, Stéphane Corbinais, un Français installé à Barcelone, fonde une petite maison d'édition de bande dessinée. Au départ, Bang ediciones publie essentiellement des auteurs français au pays de Don Quichotte. Depuis ce printemps, voilà que la maison fait l'inverse, et tente de faire découvrir des créateurs hispano-américains au lectorat francophone.

Le pont qui leur permet de faire voyager tout ce beau monde repose en grande partie sur les épaules de «Mamut», une collection conçue exclusivement pour les petits. Mise sur pied en 2007 dans sa version espagnole, la bête littéraire, qui vit maintenant dans les deux langues, se déploie en trois volets: 3+, 6+ et 9+, offrant des niveaux de difficulté croissants en fonction de l'âge des lecteurs.

Dans le volet 3+, pour les trois ans et plus, on s'adresse aux tout premiers amateurs de livres, c'est-à-dire à ceux qui ne savent pas encore lire. L'idée n'est pas, comme avec l'album traditionnel, de faire raconter l'histoire par papa ou maman, mais bien de développer une véritable autonomie de lecture chez les petits. Partant du principe que lire n'est pas simplement une question de décryptage textuel, les créateurs proposent des albums illustrés, sans texte, ou très très peu de mots. Ces histoires pleines de surprises permettent aux ratons de bibliothèque de lire l'ouvrage tout seuls, avant même de maîtriser l'alphabet. En feuilletant ces livres conçus pour eux, les jeunes enfants découvrent non seulement le plaisir de la narration par le biais des images, mais ils assimilent aussi le sens de la lecture, de gauche à droite et de haut en bas, et intègrent de manière intuitive les notions d'ellipse et le découpage séquentiel: des habiletés bien utiles à posséder quand viendra le moment

de s'attaquer à des textes de fiction.

Les petits opus du «Mamut» se présentent sous une couverture rigide cartonnée, aux coins arrondis, tout à fait *children friendly*, comme diraient nos cousins de la fesse gauche parisienne.

Bang ediciones n'a pas inventé le concept de BD sans texte pour les apprentis lecteurs. D'autres maisons ont déjà mis à leur catalogue des collections à bulles visant à développer l'intérêt de la lecture chez les tout-petits. C'est le cas de Glénat, avec «P'tit Glénat», qui offre des albums de BD aux enfants à partir de 2 ans, certains même signés de la main de maîtres du manga. Chez Dupuis, le concept des collections «Puceron» (pour les 3 ans et plus) et «Punaise» (à partir de 6 ans) a peut-être servi d'inspiration à l'éditeur barcelonais. La maison propose depuis 2007 une bonne quinzaine de séries de BD pour les minilecteurs, dont le tiers environ vise les tout-petits.

Sur le site Internet conjoint des punaises et des pucerons, on trouve des extraits des ouvrages disponibles pour la lecture en ligne, mais aussi des albums entiers adaptés pour les sourds et les malentendants. Les enfants avec des problèmes auditifs peuvent s'y faire raconter leurs histoires favorites en langue des signes par le biais d'une vidéo.

Une bonne façon de stimuler l'intérêt de la lecture pour certains. Et une nouvelle façon d'apprendre la langue des signes, pour d'autres...

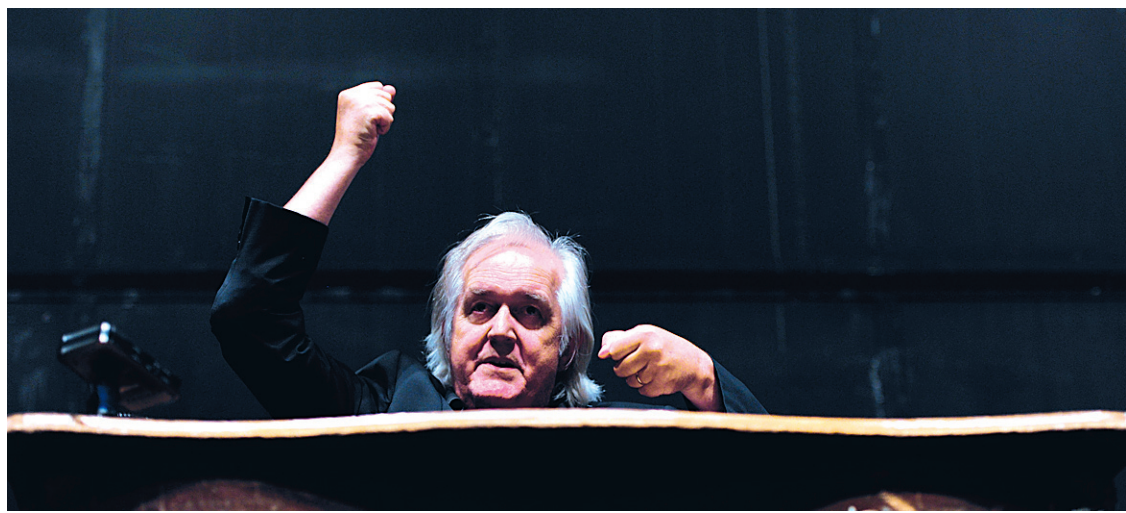
Collaboratrice du Devoir

DINO ET PABLO, JEUX PRÉHISTORIQUES

Scénario de Loïc Dauvillier
illustrations de Baptiste Amsallem
Bang ediciones, Coll. «Mamut»
Barcelone, 2010, 32 pages

MÉCHANT BENJAMIN, BEURK LE CHOU-FLEUR,

Scénario et illustrations de Carine de Brab
Dupuis, collection «Puceron»
Bruxelles, 2010, 32 pages



JOHANNES EISELE AGENCE FRANCE-PRESSE

Henning Mankell signe la dixième et dernière enquête du commissaire Kurt Wallander.

POLARS

Exit Kurt Wallander

MICHEL BÉLAIR

Voilà: après neuf romans vendus à des millions d'exemplaires en plusieurs langues et après deux séries télévisées, c'est la dixième et dernière enquête du commissaire Kurt Wallander. Wallander l'homme qui, bien avant Stig Larssen, a révélé l'existence du polar suédois et surtout le grand écrivain et dramaturge qu'est Henning Mankell. Rideau. Exit Wallander.

Mais quelle sortie de scène! Wallander, l'antihéros par excellence, l'homme qui traque sa moindre tendance à l'apitoiement sur lui-même tout autant que les motivations des criminels qu'il poursuit, l'inquiet Kurt Wallander donc approche de l'âge de la retraite. Il est devenu grand-père: sa fille Linda lui a donné une petite-fille, Klara, pour laquelle il craque. Il a réalisé son rêve le plus cher: vivre à la campagne, avec la mer à l'horizon. Le cadre parfait...

Mais bien sûr que non! Henning Mankell, le genre du cinéaste Ingmar Bergman, va faire plonger «le vieux Wallander» au cœur de ses contradictions. Surtout qu'en l'espace de quelques chapitres à peine, les beaux-parents de sa fille vont disparaître, un à la suite de l'autre. Bientôt, l'on va sombrer dans une histoire d'espionnage compliquée où l'ombre de sous-marins russes se profile sous les retombées complexes de l'assassinat d'Olof Palme.

L'histoire est passionnante, tissée serrée, une sorte de thriller géopolitique à la Le Carré. Sous nos yeux s'écrit un chapitre de la guerre froide que l'on connaît mal et qui relève du fait que,

contrairement à la plupart des pays scandinaves, la Suède ne fait pas partie de l'OTAN, elle pourtant si proche voisine du géant russe — alors encore soviétique. Tout se jouera là.

L'enquête s'étire en méandres touffus, souvent imprévisibles, menant le lecteur autant sur des chapelets d'îles en bordure de la côte suédoise qu'au cœur des hésitations et des malaises qui affligent un Wallander se sentant de plus en plus vieux. Avec lui, on épluchera son quotidien: ses bobos, ses craintes d'homme ordinaire un peu taciturne, son désespoir pas toujours élégant... mais aussi sa lucidité, son entêtement et sa volonté de comprendre le pourquoi et le comment. A n'importe quel prix, ou presque. Wallander quoi...

On se doute bien que ce sera difficile mais que le vieux Kurt va parvenir à voir clair à travers les écrans de fumée que l'on a tendus devant lui; mais il le paiera chèrement. Un livre bilan en quelque sorte; celui de la vie d'un homme inquiet oui, mais d'abord fondamentalement honnête. Adieu Wallander.

Voyons maintenant où nous amènera Henning Mankell...

Le Devoir

L'HOMME INQUIET

Henning Mankell
Traduit du suédois par Anna Gibson
Les éditions du Seuil, coll. Policiers
Paris 2010, 552 pages

EN BREF

Haïti Solidarité – Quand tout tombe, il reste la culture

Les éditions Mémoire d'encrier reçoivent au Salon du livre de Montréal dix-sept auteurs haïtiens, réunis sous la présidence de l'ineffable Dany Laferrière. Les écrivains discuteront, écriront, penseront la refondation d'Haïti, et continueront à nourrir la culture qui, elle, est restée plus solide que le béton. D'ici, on pourra y voir Stanley Péan, Marie-Célie Agnant, Franz Benjamin, Gary Klang, Joe Jack, Joël Des Rosiers, Lenous Suprice et Rodney Saint-Eloi, grand manitou de l'événement, à la tête des éditions Mémoire d'encrier. Les invités sont Makenzy Orcel, qui a écrit son premier roman dans les ruines, Emme-lie Prophète, Gary Victor, Lyonel Trouillot, Leslie Péan, Pierre Buteau, Kettly Mars et Christophe Charles.
— Le Devoir

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La pensée en miettes de Jean Marcel

CHRISTIAN DESMEULES

Après avoir enseigné la littérature à l'Université Laval pendant longtemps, publié quelques romans (dont *Hypatie ou la fin des dieux*) et des essais remarquables (*Jacques Ferron malgré lui*, *Le joual de Troie*), Jean Marcel vit depuis plusieurs années en Thaïlande, devenue en quelque sorte sa terre d'adoption. Depuis ce pays «où les rois furent des poètes», nous parvient un quatrième volume de carnets, *Fractions 4*, réunissant cette fois pensées et observations consignées depuis 1996.

Poursuivant loin d'ici un patient travail de décentrement de soi, «la plus troublante expérience de ma vie», écrit-il, il est sans doute normal que le bouddhisme et l'art thaï s'infiltrèrent de plus en plus dans les réflexions de l'essayiste, qui semble plus

serein que dans les volumes précédents.

Observateur privilégié du grand écart Orient-Occident, Jean Marcel assène, sans en avoir l'air, quelques coups de coude bien placés aux «cultures crépusculaires» dont il est lui-même le produit: «Le propre d'une identité forte et vivante est précisément de ne savoir se définir, de n'avoir aucune raison de devoir le faire». Et quant au Siam, terre de soleil et de sourires, sa déclaration d'amour est éloquente: «Je ne peux pas dire que je le connais, je le sens, comme j'y avais vécu des temps très longs dans des vies très denses.»

FRACTIONS 4

Jean Marcel
Éditions de Courberon
Saint-Patrice-de-Beaurivage
2010, 142 pages

FÉLICITATIONS À KIM THÚY LAURÉATE



Prix littéraires du Gouverneur général du Canada
catégorie Romans et nouvelles



Le Quartanier au Salon du livre de Montréal
DU MERCREDI 17 NOVEMBRE AU LUNDI 22 NOVEMBRE 2010

LE QUARTANIER

FÉLICITE

PERRINE LEBLANC

LAURÉATE DU

GRAND PRIX DU LIVRE DE MONTRÉAL 2010

POUR SON ROMAN

L'HOMME BLANC

(liste préliminaire du Prix des libraires)

ET VOUS INVITE À RENCONTRER L'AUTEURE
AU KIOSQUE DU QUARTANIER (STAND 400 - DIMEDIA)

SAMEDI : 14 H 30 - 15 H 30
DIMANCHE : 13 H - 14 H

AINSI QUE LES AUTEURS DE NOS TITRES RÉCENTS :
DAVID LEBLANC (finaliste au Prix littéraire des collégiens),
PATRICK ROY (liste préliminaire du Prix des libraires),
MAGGIE ROUSSEL, FABIEN LOSZACH,
FRANÇOIS RIOUX et ALAIN FARAH

Pour informations et horaire de signatures
WWW.LEQUARTANIER.COM



Libre Expression | Trécarré | Stanké | Logiques | Publistar | GROUPE LIBREX
www.groupe.librex.com Une compagnie de Quebecor Media

ESSAIS

La Butte à Mathieu

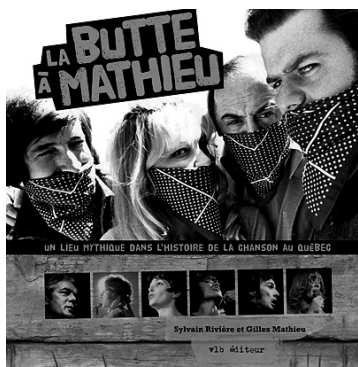
Des armoires et des chansons

SYLVAIN CORMIER

Dans d'autres mains, à une autre époque, ç'aurait pu n'être qu'une plaquette. C'est le sort qui a hélas échoué à une autre boîte à chansons mythique, *Le Patriote*: tout petit livre paru en 1994, fabrication maison à la limite de l'indigence, gros caractère pour meubler, texte honnête de Phil Laframboise qui se lisait comme un livret-souvenir et n'avait pas d'autre ambition. Mais aujourd'hui, un destin meilleur nous vaut *La Butte à Mathieu*, beau livre bâti à partir des beaux restes d'un lieu plus mythique encore: la Butte de Val-David, véritable étoile du Nord de la chanson d'ici.

Comme le beau bois des belles armoires Nouvelle-France que l'on trouvait partout dans cette «*sorte de chapelle conçue à même un genre de maisons à lucarnes sortie d'un autre siècle*» (Jean-Paul Filion), le lieu revit grâce aux riches archives papier de l'historien de la chanson Robert Thérien et du fondateur-programmateur-antiquaire Gilles Mathieu lui-même. Ça ne manque pas d'allure.

VLB Éditeur y a vu, parce que le marché en en voulu ainsi. Dans la foulée de l'exemplaire et essentiel *Montréal show/chaud* de Carmel Dumas chez Fides, de la très complète bio de Ferland par Sophie Durocher chez Libre Expression, des 101 disques qui ont marqué le Québec d'Eric Trudel, ouvrage de référence remarquablement mis en page au Trécaré, le temps est bon pour ces livres



au contenu consistant et contenant assorti qui correspondent très exactement à ce qu'exige l'exigeant public amateur de chanson chansonnière des années pionnières. Nommément: ceux qui y étaient, ceux qui auraient aimé y être, et ceux qui y sont encore (dans leur tête). Moi, par exemple. Qu'on me déballe ici les bébélles de *la Butte*, qu'on me rouvre les musées personnels, j'y tiens, ça change tout. Ça me rapproche de la vérité physique du lieu, surtout celui-là, aujourd'hui disparu. Je chéris ces programmes, ces affiches (dont celle qui annonce, se succédant, Anne Sylvestre, Raymond Lévesque, Les Jérolas, Les Cyniques et Claude Nougaro...), ces articles découpés, ces cartes de membre, ces lettres, ces photos (belle, belle Marie-Josée Longchamps aux côtés de Gilles Mathieu moustachu), cette carte postale de Pauline (Julien) à Gilles, ces billets même pas utilisés (Félix Leclerc en spectacle le 22 octobre 1960, avec Germaine Versaille, André Laplante et Monique Miville-Deschênes, le tout pour deux dollars...), etc.

J'aurais voulu tout ça en quadrichromie, mais bon, en sépia c'est déjà tout un monde. On peut feuilleter longtemps et souvent, avant de lire. Et quand on lit, on peut lire n'importe où selon l'intérêt, car tout est morcelé exprès, avec l'histoire de *la Butte* narrée à la bonne franquette par Gilles Mathieu, pour ainsi dire en filigrane: on peut se rendre tout de suite au portrait de Philippe Gagnon le géant violoneux (qui dansa avec Janis, mais ailleurs), se contenter de la mise en contexte de Sylvain Rivière, s'attarder aux revues d'époque que fomentait Raymond Lévesque, ne goûter que le détail du passage de Mouloudji (qui retrouva à *la Butte* l'ambiance des vieilles boîtes de sa butte à lui, celle de Montmartre), lire et relire vingt fois un couplet de chanson en exergue de chapitre et comprendre pourquoi *la Butte* était *la Butte*. Un livre ouvert aux quatre vents, à l'image de la Butte et de Gilles Mathieu. Il n'y a qu'à entrer. «*Allez, viens faire ton tour, tire-toi une bûche, qu'on se raconte tout ça*», écrit Claude Léveillé. Qui sait, vous repartirez peut-être avec une armoire normande... On peut rêver. Même a posteriori.

Le Devoir

LA BUTTE À MATHIEU

UN LIEU MYTHIQUE DANS L'HISTOIRE DE LA CHANSON QUÉBÉCOISE
Sylvain Rivière et Gilles Mathieu
VLB éditeur
Montréal, 2010, 168 pages

Le travail de la langue

GUYLAINE MASSOUTRE

Dans un dossier récent de *L'Atelier du roman*, l'essayiste Lakis Proguidis questionnait, sous l'angle littéraire, le «*rendez-vous raté*» entre philosophie et roman. C'est maintenant le philosophe Claude Lévesque, dans *Philosophie sans frontières*, parue chez Nota Bene, qui traite de cette réversibilité irréductible.

Comment le fait d'écriture, qui est une expérience de la langue commune à la philosophie et à la littérature, amène-t-il à déplacer, voire à abolir, les frontières entre des disciplines constituées? Lévesque désigne, et cela depuis longtemps, comme une «*étrangeté*» de la pensée cette capacité de distinguer, d'opposer et d'argumenter qui fait circuler le sens en tout sens. C'est chaque fois inédit: lorsque les disciplines s'élancent l'une vers l'autre, sans renoncer à la singularité des choses ni des outils pour le dire, une histoire s'inaugure, semblable à «*l'ardente ferveur*» qui jette Eros entre les amants. Il faut le lire pour le croire: Lévesque s'en remettant à Michèle Lalonde et avouant son faible pour ces poètes québécois avec lesquels il se sent chez lui, dans un langage où l'affectivité agrandit la raison.

Tensions et attraits

Un tel langage peut-il faire des choses contraires simultanément? La psychanalyse, en ébranlant les apparences, a permis de mieux comprendre ce phénomène. Qu'elle réintègre le biographique dans ce qui l'évacue, la pensée par concepts, et voici l'objet philosophique explosé, prêt à soutenir les renvois de la lecture aux perspectives implicites, tuées, absentes, reléguées.

À chaque rebond des prises de sens, l'écriture singularise ce qu'elle a mis en crise, raturé, nié; elle n'embrouille pas pour autant ce que l'intention philosophique pousse vers l'unité. Les excès de Sade, d'Artaud n'ont-ils pas forcé l'existence à aimer les reliefs sur lesquels elle venait broyer ses propres énergies?

Comment illustrer ces tensions productives? Les méditations «*retrovées*» sur les textes de Nietzsche, de Derrida et de Blanchot, si familiers à Lévesque, constituent un nouveau socle à ces mélanges. Articles revus et conférences réécrites,

ajouts d'inédits: les quatre parties du livre confrontent la rigueur philosophique à la subversion littéraire, mains duelles et cerveau double y déclinant le je que ni la subtilité «*exemplaire*» de Derrida ni la langue pensante de Blanchot ne réussissent à scinder.

Impossible, donc, d'abattre le tronc commun, de séparer l'un et l'autre côtés, si c'est pour qu'ils s'ignorent. Cet être bifide constitue ainsi l'«*entre-deux indéterminé de la littérature et de la philosophie*».

Les quatre parties du livre confrontent la rigueur philosophique à la subversion littéraire

Après Grandbois, Miron et les autres

C'est fascinant. Une curiosité fuligineuse y dévore moins les dossiers littéraires qu'elle ne brûle le lecteur au je. Ce lieu spectral, irréel, fictif, lointain, perdu — peu importe la forme langagière, trace affectée d'oubli —, ce je sers formidablement le langage d'autrui.

Qu'il abime le cogito arrogant de la tradition! Il lui préfère l'expérience écrite de la marche aveugle et musicale d'Orphée. Ce monde des ombres, stabilisé, est une fable qui craint moins le regard qu'Eurydice. Le transcendant su-

blime y est rentré dans l'obscur marche du temps.

Formulations conceptuelles, sensibles ou fantasmées, la lyre rythmée du philosophe dit ce que l'évanescence de son propre nom lui permet d'assumer: sa mémoire, justement, qu'il confie à la langue maternelle. Origine et lieu de départ, berceau, communauté, testament et crypte, la langue littéraire, qui sait se contester elle-même, prête ainsi au philosophe l'argument de ses moyens et les moyens de son argument. C'est peu dire: elle traverse le je du sens, en défaisant son désir d'être, ses frontières.

Le psychanalyste relèvera la part inaliénable de ce chemin béant. Altéré par les abysses, il est la marche du philosophe sur le non-savoir.

Collaboratrice du Devoir

PHILOSOPHIE SANS FRONTIÈRES

Claude Lévesque
Nota bene éditeur
Québec, 2010, 294 pages

Les Éditions du **Noroît**
Nouveautés

www.lenoroit.com

James Noël
Des poings chauffés à blanc
James Noël
Coédité en partenariat avec les Éditions Bruno Doucey

Jeanine Baude
Juste une pierre noire
Jeanine Baude
Éditions Bruno Doucey

juste une pierre noire
Jeanine Baude

Venez rencontrer nos auteurs au Salon du livre de Montréal : **STAND 400 (DIMEDIA)**

Les Jeudis littéraires
L'écriture comme exercice de survie

Jeudi 25 novembre 19 h 30
Avec
Annyck Martin, La crypte cassée, Liber 2010
et **Pierre Bertrand, La part d'ombre, Liber 2010**

Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée de 5 \$
Vin et bière vendus sur place.

Paulines

SODEC Québec

Prix du GG

Prix du GG
Conseil des Arts du Canada
Prix littéraires du Gouverneur général

La courte échelle félicite **ÉLISE TURCOTTE**, lauréate du Prix du Gouverneur général, littérature jeunesse-texte.

et **DANIEL SYLVESTRE**, lauréat du Prix du Gouverneur général, littérature jeunesse-illustrations.

la courte échelle
www.courteechelle.com

Prix du GG
Conseil des Arts du Canada
Prix littéraires du Gouverneur général

Danielle Fournier
effleurés de lumière

LE GROUPE VILLE-MARIE LITTÉRATURE félicite la lauréate du Prix du Gouverneur général en poésie

AINSI QUE LES FINALISTES
Francis Catalano en poésie
Pierre Ouellet dans la catégorie études et essais

Conseil des Arts du Canada
l'HEXAGONE
Une compagnie de Quebecor Media
www.edhexagone.com
vlb éditeur
Une compagnie de Quebecor Media
www.edvib.com

ESSAIS

AUTOBIOGRAPHIE

George Bush, mémoire sélective

George W. Bush dit avoir été catastrophé en prenant connaissance des actes de torture commis dans la prison d'Abou Ghraïb, en Irak. «*Je me suis senti mal, presque malade*» écrit-il dans son autobiographie fraîchement sortie des presses, dans laquelle transpire le besoin de se justifier devant ses concitoyens et devant l'Histoire.

CLAUDE LÉVESQUE

Le 43^e président des États-Unis raconte ensuite que son ministre de la Défense, Donald Rumsfeld, après tout un peu responsable de ce gâchis, lui a offert sa démission à deux reprises, mais qu'il l'a refusée, ne voulant pas «*faire de lui un bouc-émissaire*».

Le sophisme est énorme quand on pense que seuls quelques militaires de rang inférieur ont été jugés et punis pour ces crimes et qu'aucun des hauts responsables politiques, juridiques ou militaires ayant mis en place le système qui les a favorisés n'a été inquiété par la justice.

C'est là une des libertés que George W. Bush prend avec la réalité des faits ou avec les règles élémentaires de la logique.

On ne trouve, dans sa brique de 484 pages, que quelques paragraphes superficiels sur l'imbroglio électoral qui a tenu les Américains en haleine pendant des semaines en 2000, jusqu'à ce que la Cour suprême tue

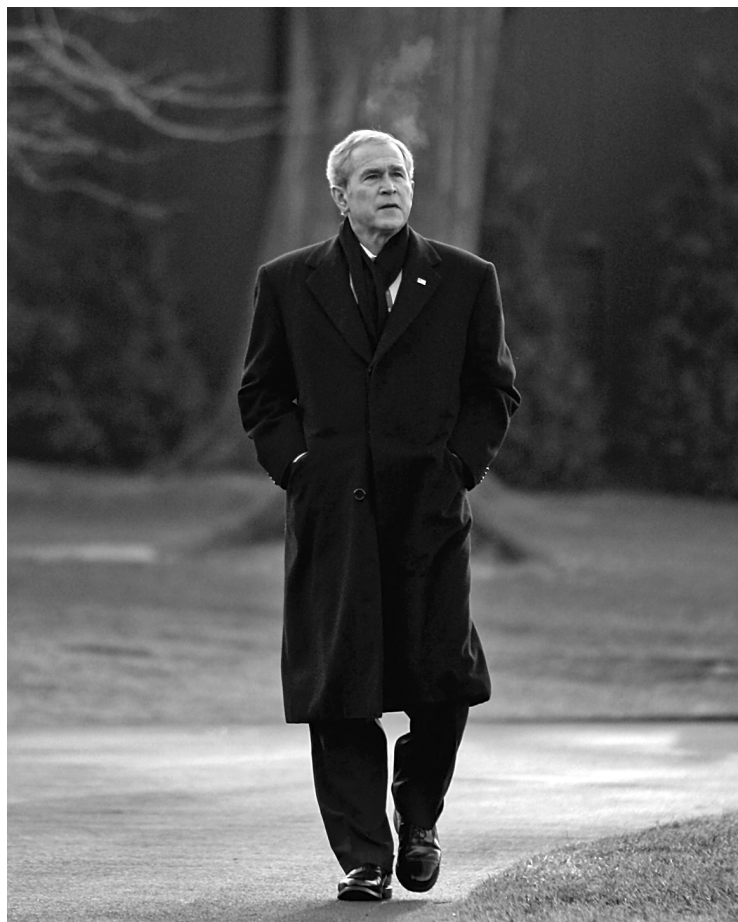
l'idée d'un recomptage des votes en Floride, où l'on avait observé de nombreuses irrégularités. Or cet embrouillamini avait jeté un doute sur la légitimité de son premier mandat.

Le beau rôle

Comme c'est son droit, M. Bush se donne le beau rôle dans la gestion de l'après-11-Septembre. À en croire son compte-rendu, il avait une idée claire de la situation et de la riposte à donner. Le directeur de la CIA, George Tenet, lui a dit : c'est al-Qaïda, et Bush a acquiescé. Pas un mot

sur ses tentatives de blâmer Saddam Hussein, évoquées entre autres dans les ouvrages du journaliste Bob Woodward.

George W. Bush évoque le fameux mémo de l'agence de renseignement discuté à la Maison-Blanche en août 2001, où il était question d'attaques imminentes contre les États-Unis, mais il cite seulement une phrase où la CIA avoue ne pas connaître tous les détails des projets d'al-Qaïda. Son gouver-



ERIC DRAPER REUTERS

Dans son livre, Bush refuse d'avouer ses pires erreurs, préférant rappeler de simples déficits de communication, des peccadilles ou des gaffes moralement neutres.

nement, suggère-t-il ainsi, à toujours pris la menace qu'aïdise au sérieux et fait le nécessaire.

Comme bien d'autres, Bush refuse d'avouer ses pires er-

reurs, préférant rappeler de simples déficits de communication, des peccadilles ou des gaffes moralement neutres. Il prétend qu'Abou Graïb a été une

anomalie et décrit Guantánamo comme une «*prison-modèle*». Toujours en matière de torture (ou de méthodes d'interrogation «renforcées» pour parler comme lui), M. Bush continue de justifier l'usage du «*waterboarding*», la noyade simulée, sous prétexte qu'elle a permis d'obtenir des renseignements utiles et que ses effets sur la santé ne sont pas permanents.

Au sujet du déclenchement de la guerre contre l'Irak, le déni est ahurissant. Lisons plutôt : «*Nous avons rassemblé une coalition internationale pour faire pression sur Saddam Hussein et l'obliger à rendre des comptes sur ses programmes de développement d'armes de destruction massive. [...] Le dictateur n'avait rien cédé. La seule conclusion logique était qu'il nous cachait quelque chose [...]*». Répéter ces faussetés aujourd'hui : c'est à croire que les réviseurs ont sauté cette page!

Éloge du soufre

M. Bush n'a pas que des défauts, évidemment. Il est fidèle en amitié. Il a pris un temps fou à se débarrasser de Rumsfeld et il n'a jamais eu la force de congédier Dick Cheney. En 2000, «*W*» avait vu en ce dernier le colistier idéal pour la vice-présidence. Dans ses mémoires, il ne tarit pas d'éloges pour cet homme à la réputation sulfureuse, surnommé «*Darth Vader*», tout en se défendant d'avoir été un pan-

tin entre ses mains.

Il est de tradition pour les présidents américains de publier leurs mémoires quelques années après avoir quitté la Maison-Blanche. C'est normal d'essayer de se rendre sympathique et de saupoudrer d'anecdotes l'évocation des grands dossiers politiques. Dans ce cas-ci, on dénote cependant un souci presque obsessionnel de se défaire d'une certaine image. Bush n'en finit plus de s'excuser d'être né dans le Nord-Est, où il a fréquenté les salles de cours d'Andover, de Yale et d'Harvard; d'exprimer son amour pour son président de père tout en se défendant d'être un fils à papa; de témoigner de sa foi religieuse tout en se disant très tolérant en cette matière.

Il multiplie à cette fin les anecdotes parfois inintéressantes, mais parfois assez savoureuses — car «*W*» est un bon conteur doté d'un solide sens de l'humour. Au fond, quel qu'un aurait peut-être dû le rassurer, lui dire qu'on l'aime... tant qu'il évite les mauvaises fréquentations et, surtout, quand il n'a pas entre les mains le plus redoutable arsenal que le genre humain n'ait jamais constitué.

Le Devoir

GEORGE W. BUSH

INSTANTS DÉCISIFS
Plon
Paris, 2010, 484 pages

Immuable, le droit musulman?

Le droit musulman est-il aussi immuable qu'on le croit généralement? L'image d'une structure figée depuis l'origine, en raison de son enfermement dans une interprétation rigide des versets du Coran, mérite cependant qu'on l'examine de près.

GEORGES LEROUX

Il faut d'abord rappeler que les pays musulmans ont élaboré comme tous les autres un droit positif qui impose dans la plupart des domaines un code civil sujet à révision. On oublie souvent, par ailleurs, que sur les 6236 versets du Coran, seulement cinq cents ont une portée juridique et, parmi ceux-ci, le nombre de versets portant sur une matière de droit précise se limite à 228. Prenant le relais du grand travail de W. B. Hallaq sur le droit musulman, avec lequel il entre en discussion, André Poupart, de l'Université de Montréal, propose une enquête sur l'évolution de

la pensée juridique en terre d'islam. Son étude aborde la question de la recherche des principes, un lent travail historique développé à partir du Coran et de la Sunna, mais ne se limite pas à des considérations générales: l'intérêt de ce livre est de proposer une analyse de terrain, à partir de l'expérience du droit marocain.

Rappelant que le droit musulman se développe dans une tension constante entre un principe de stabilité, inspiré par une fidélité à la tradition, et la recherche de consensus fondés sur l'interprétation évolutive du Coran, l'auteur rend possible une lecture nuancée de la charia. Même si la re-

cherche de l'adaptation s'est trouvée au cours des siècles freinée par ce qu'il est convenu d'appeler la fermeture des portes de l'ijtihād, terme qui désigne l'effort de compréhension consensuelle, l'évolution n'est pas bloquée pour autant.

Poupart rappelle que le droit civil des pays occidentaux, et même la common law, ont connu des périodes d'ankylose, et que la période actuelle semble favorable à une évolution significative en pays musulman. L'avenir de la charia réside-t-il dans une adaptation plus ouverte, susceptible de la revivifier? Certains le soutiennent, alors que d'autres juristes pensent au contraire que cette adaptation, incorporant des éléments substantiels du droit occidental, ne peut qu'achever son processus de désintégration. La position de Poupart est claire, c'est celle d'un observateur éclairé et

soucieux d'une renaissance de l'islam en continuité avec ses fondements.

Le lecteur désireux de connaître ces fondements trouvera ici un exposé lumineux de la doctrine de l'immuabilité et du rôle du consensus (ijmā). Dans sa discussion de la «*fermeture de la porte de l'ijtihād*», l'auteur s'oppose à ceux qui, comme Hallaq, y voient un mythe créé par les orientalistes désireux de justifier la présence du droit occidental. Pour lui, cette fermeture est avérée, mais elle n'a jamais représenté un blocage total. L'examen des procédures d'adaptation montre en effet que plusieurs des principes délibératifs se sont maintenus à travers le temps, et ont conduit à la renaissance du vingtième siècle. Poupart présente une analyse des forces novatrices du droit musulman au Maroc, qui permet d'illus-

trer la continuité de cette capacité de dépasser une interprétation rigide, au profit d'une lecture moderne.

Prenant appui sur la pensée de Mohammed Arkoun, il appelle à une nouvelle responsabilité des juristes en terre d'islam, seule voie possible pour une refondation du droit. Comment en effet briser ces «*clôtures dogmatiques*» sans une réforme intérieure? Défi immense, mais pas insurmontable. Cet appel aux élites peut-il être entendu? L'entrée de l'islam dans la modernité politique n'est sans doute pas pour demain, mais le débat auquel donne accès l'étude d'André Poupart permet de dépasser une lecture stéréotypée de l'immuabilité, en particulier dans l'étude des exemples marocains (amendements au code du statut personnel en 1993, réforme du code de la famille en 2004. Pour un juriste

occidental, soutenir qu'il est de la nature même du droit de s'adapter pour demeurer juste paraît une évidence; pour les théologiens juristes musulmans, accepter de discuter cette thèse est déjà une avancée qui mérite d'être saluée. Le conservatisme juridique n'est jamais absolu et l'exemple marocain démontre que le droit musulman peut être réformé. Assistera-t-on à une réouverture des portes de l'ijtihād? La belle étude d'André Poupart permet de l'espérer.

Collaborateur du Devoir

ADAPTATION ET IMMUTABILITÉ EN DROIT MUSULMAN

L'expérience marocaine
André Poupart
L'Harmattan, coll. «Histoire et perspectives méditerranéennes»
Paris, 2010, 185 pages

LE GÉRANIUM PRIX TD 2010



DANS LES ANNÉES 1900 LES GENS NE RIAIENT PAS SUR LES PHOTOS
LE GÉRANIUM PAR MÉLANIE TELLIER ET MELINDA JOSIE CHEZ MARCHAND DE FEUILLES

Presses de l'Université du Québec



LE TEMPS DE L'INSÉCURITÉ

Changer au-delà des apparences

Raymond Vaillancourt

Ce dernier volet de la trilogie amorcée par Raymond Vaillancourt aborde de front la délicate question du transfert d'insécurité du monde politique vers l'administration publique. Il propose aux managers des moyens efficaces pour canaliser cette insécurité et générer la confiance des employés.

136 pages | 20 \$

Feuilletez cet ouvrage au
www.puq.ca

ESSAIS

La joviale ambiguïté de Jocelyn Létourneau au service de l'indifférence

L'historien Jocelyn Létourneau est un des plus brillants penseurs du Québec contemporain. Héritier de ce qu'on a appelé l'école historique de Québec, pour désigner un groupe d'historiens des années 1960 rattachés à l'Université Laval et très critiques de la version nationaliste de notre histoire, Létourneau s'est donné pour mission de « penser la question du Québec au-delà de la pensée nationaliste convenue », en cultivant une ambivalence qui ne va pas sans susciter l'agacement.



LOUIS CORNELIER

Pour Létourneau, qui reprend là une vérité admise par presque tous les penseurs contemporains, « les façons que l'on a de se souvenir et de [se] représenter le passé influencent en effet lourdement nos façons d'interpréter l'actualité et d'envisager ce qui sera ». L'histoire, en d'autres termes, ne concerne pas que le passé, mais, selon l'angle à partir duquel on l'aborde, il nourrit le présent et prépare l'avenir. Or, pour Létourneau, le récit nationaliste de notre histoire, qui postule que, « à cause de l'Autre, notre destin fut dévié et [que] notre quête collective a pris la forme d'une lutte de survivance », n'est pas le seul possible, d'autant plus qu'il ne correspond pas à l'évolution de la société québécoise des 50 dernières années.

Dans *Le Québec entre son passé et ses passages*, Létourneau, comme dans ses précédents ouvrages, se propose donc de revenir sur le passé, en ayant pour fil conducteur la question suivante: « Quelle histoire proposer du Québec pour quelle identité d'avenir à construire de cette société? » Contre la vision nationaliste qui s'accrocherait à une identité pérenne à préserver, l'historien postule « qu'il n'y a pas d'identité éternelle » et que les héritiers n'ont pas pour mission de reproduire à l'identique le passé qu'on leur lègue. Contre les chantages de l'altérité radicale et de l'errance mondialiste heureuse, il affirme qu'il n'y a pas « d'altérité sans ancrage » et que la référence nationale reste porteuse de sens.

Devant les zones grises de l'histoire, « le caractère souvent composé, confus, ambigu, embrouillé, évasif, équivoque, para-



CLÉMENT ALLARD LE DEVOIR

Pour l'historien Jocelyn Létourneau, le récit nationaliste de notre histoire, n'est pas le seul possible, d'autant plus qu'il ne correspond pas à l'évolution de la société québécoise des 50 dernières années.

doxal et touffu de ce qui fut », Létourneau choisit de se cantonner dans un « juste milieu ». Non pas pour satisfaire un air du temps qui incite au « compromis mou », précise-t-il, mais parce que ce juste milieu « découle de [sa] croyance forte dans le fait que ni les conservateurs ni les réformistes, qui mènent actuellement le bal des débats et qui s'enfoncent souvent dans leur radicalité respective, ne permettent d'avancée lucide sur le front de l'histoire et sur celui de l'identité ».

Le récit nationaliste, dans lequel l'Autre est un obstacle à surmonter, appelle une conclusion indépendantiste qui ne serait pas celle d'une majorité de Québécois, selon Létourneau. Le rejet radical de ce récit en faveur du pluralisme mou ne correspond pas plus à l'expérience québécoise, qui reste attachée à une intention nationale. La vérité historique québécoise, pour Létourneau, se trouverait plutôt dans un « volontarisme pour l'arrangement », dans le souci de chercher « des voies de passage moyennes ou médianes vers l'avenir, voies réformatrices plutôt que révolutionnaires, conciliantes plutôt que violentes, prudentes plutôt que risquées ». Au lieu de lire l'histoire du Québec comme une lutte de libération tragique, Létourneau veut proposer une « vision optimiste » de cette expérience historique d'aménagements qui ne nous ont pas trop mal servis.

Quelle guerre de la Conquête?

Il propose, par exemple, une interprétation dédramatisée de 1759. Lacoursière et Vaugeois, « les auteurs incontestés du grand récit national », ont contribué à

à ce point désastreux qu'il n'ait été aucun avenir possible » pour lui, le Québec actuel « n'est au bord ni du désordre social ni de la tragédie politique », les Québécois sont attachés à leur histoire mais n'en font pas une maladie et la « conversation mont-réalaise » est devenue pluri-lingue sans que cela ne signifie un recul du français. En d'autres termes, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes et, pour que ça dure, il faudrait continuer de cultiver cette intention nationale pluri-voque et ambiguë.

Brillamment exposée (quoique jargonneuse dans la deuxième partie de l'ouvrage), cette thèse n'en pêche pas moins par jovialisme. Létourneau admet que, après la Conquête, les Québécois, par la force du nombre, ont forcé les Britanniques, qui voulaient les assimiler, à la conciliation. Or, aujourd'hui, le Québec, dont le poids démographique et politique diminue dans le Canada, a perdu l'avantage dans ce rapport de force. De plus, il y a des limites à cultiver le paradoxe. Affirmer que la progression des langues autres que le français à Montréal n'entraîne pas la régression de ce dernier est une absurdité. Comment, ensuite, reconnaître que « c'est dans la nation et par elle que le jeune a la présomption de venir au monde et l'espoir d'accéder à l'universel », mais se satisfaire pour le Québec du statut de nation provinciale sans reconnaissance formelle, tout en admettant que le référendum de 1995 a été « perdu à l'arraché et par la fraude? » Le petit pain de la demi-existence suffirait aux conciliants que nous sommes?

Quoiqu'il s'en défende, le projet de société postnationaliste de Létourneau, agrémente d'une invitation à faire des « lucides » de nous-mêmes sur le plan social, conforte une indifférence nationale délétère.

LE QUÉBEC ENTRE SON PASSÉ ET SES PASSAGES

Jocelyn Létourneau
Fides
Montréal, 2010, 256 pages

louisco@sympatico.ca

HISTOIRE

L'art de séduire au fil des siècles!

SÉBASTIEN VINCENT

La drague, phénomène de culture pop et objet de science depuis la découverte des phéromones, se veut indissociable des années 1950-1970. Elle recèle pourtant des ruses et des mécanismes psychologiques ancrés dans le passé. La-clos, dans *Les Liaisons dangereuses*, et Stendhal, dans *Le Rouge et le noir*, en immortalisèrent les raffinements. Don Juan, Cyrano, le cardinal de Bernis et le voluptueux Casanova en furent les incontestables maîtres.

Jean Claude Bologne, philologue et historien, entre autres,

ses origines bibliques ou gréco-latines», selon les époques, les sensibilités, les classes sociales et ses lieux spécifiques. On « chassait » au théâtre et au cirque chez les antiques; à l'église, au grand dam des prêtres, en balcon où pendant la danse au Moyen Âge, preuve que les charmeurs arpentent les discothèques n'ont rien inventé! Les mots de la drague et ses techniques retiennent aussi l'attention de l'historien. Donner un cadeau fait partie de l'art de séduire depuis l'Antiquité. L'idée connue son apogée à l'époque des chevaliers, période que les romantiques du XIX^e siècle alimentèrent en clichés concernant l'amour courtois. Professeur d'icologie médié-

L'histoire de la conquête amoureuse soulève l'incontournable question des rapports entre les sexes

du célibat et des *Pudeurs féminines* (Seuil, 2010) fait de cet art un captivant et abordable sujet d'histoire culturelle dans cet essai initialement paru dans la collection « L'Univers historique » (Seuil, 2007).

Bologne fonde sa brillante analyse sur des sources pléthoriques « pour les cinquante dernières années, rares et discutables au fur et à mesure que l'on remonte les siècles ». Au menu, des œuvres littéraires et cinématographiques, historiques et philosophiques, des archives judiciaires sur les conquêtes interdites (homosexuels et mineurs), des mémoires, correspondances, journaux intimes, mais surtout, un corpus encore peu étudié composé de cent dix manuels de séduction. Leur nombre se multiplia dès la Renaissance pour transmettre des conseils toujours plus originaux au séducteur en herbe.

Conquête et passivité

La drague, anachronisme revendiqué par l'auteur au long de son enquête, est soumise à des variations temporelles. Elle se décline et se codifie dans la « civilisation occidentale, depuis la christianisation, et

mentèrent en clichés concernant l'amour courtois. Professeur d'icologie médié-

vale, Bologne pourfend ces derniers avec ardeur.

L'histoire de la conquête amoureuse soulève l'incontournable question des rapports entre les sexes. Hommes et femmes s'affrontèrent longuement à armes inégales sur le terrain de la séduction, affirme Bologne. À l'image du mâle conquérant, se juxtaposa jusqu'aux Lumières, le siècle des plaisirs, celle de la dame passive, sans quoi elle se voyait considérée comme une débauchée! Point d'arrivée de la séduction, le mariage fut longtemps accompli par rapt avant d'être arrangé, puis consenti par amour. Voilà une autre question que l'auteur aborda, du reste, dans son *Histoire du mariage en Occident* (Hachette, 2005).

Collaborateur du Devoir

L'INVENTION DE LA DRAGUE UNE HISTOIRE DE LA CONQUÊTE AMOUREUSE

Jean Claude Bologne
Les éditions du Seuil
coll. « Point Histoire »
Paris, 2010, 385 pages

Saints, Salauds et Soldats
Le Canada et la Deuxième Guerre mondiale
JEFFREY A. KESHEN
Athena Éditions
408 pages, photos, index, 978-2-922865-80-6, 39,95 \$

Prisonniers de guerre et internés allemands dans le sud du Québec 1940-1946
MARTIN F. AUGER
Athena Éditions
300 pages, index, 978-2-922865-87-5, 24,95 \$

Une exploration captivante des dessous d'une société en mutation.

Un sujet peu connu de l'histoire du Québec.

En librairie en janvier 2011

Coupables d'être étrangères
Le camp des femmes de Kingston, 1939-1943
ANDRÉE LAPRISE
Athena Éditions
192 pages, documents, 978-2-922865-90-5, 19,95 \$

L'Alouette en guerre
La 425^e escadrille, 1939-1945
BILL RAWLING
Athena Éditions
306 pages, photos, index, 978-2-922865-89-9, 29,95 \$

Des femmes ennemies du Canada. Que faire d'elles? Une histoire méconnue.

La 425^e Escadrille canadienne-française, sa création, ses opérations au cours de la Deuxième Guerre mondiale.



www.athenaeditions.net

RENÉ LAPIERRE
Aimée soit la honte

RENÉ LAPIERRE
AIMÉE SOIT LA HONTE
LES HERBES ROUGES / POÉSIE

104 p., 14,95 \$

« Ce que tu fuis t'appelle.
Ce qui se cache t'illumine. »

CLAUDE PARÉ
Pas de bouche

CLAUDE PARÉ
PAS DE BOUCHE
LES HERBES ROUGES / POÉSIE

72 p., 14,95 \$

Une voix, captée « Entre le silence et la vibration des cordes / Qui retenaient nos corps à la terre ».

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

Triptyque
www.triptyque.qc.ca
Tél.: 514.597.1666

PRIX ET DISTINCTIONS • AUTOMNE 2010

ROBERT BERROUËT-ORIOU
Poème du décours
PRIX DU LIVRE INSULAIRE DE OUESSANT (France)

JOANNE MORENCY
Miettes de moi
PRIX L-A FINANCES POUR LA POÉSIE (France)
Joanne Morency vient de publier *Le cri des glaciers*

JACQUES JULIEN
Archiver l'anarchie. Le capital de 1969
PRIX ALPHONSE-DESJARDINS de l'Association des auteures et des auteurs des Cantons de l'Est

PHILIPPE GAULIN
PRIX VICTOR-MARTYN-LYNCH-STANTON du Conseil des Arts du Canada
Vient de paraître: *Freud et l'affaire de l'inconscient. Psychanalyse du virtuel*

MICHAËL LA CHANCE
[mytism]. Terre ne se meurt pas
finaliste au PRIX ALAIN-GRANDBOIS de l'Académie des lettres du Québec et également finaliste au PRIX DE POÉSIE TERRASSES SAINT-SULPICE

Salon du livre de Montréal – Stand 400